

La révolution copernicienne responsable du «désenchantement du monde»? L'exemple des analogies solaires

Jean-François Stoffel

Citer ce document / Cite this document :

Stoffel Jean-François. La révolution copernicienne responsable du «désenchantement du monde»? L'exemple des analogies solaires. In: Revue belge de philologie et d'histoire, tome 80, fasc. 4, 2002. Histoire medievale, moderne et contemporaine - Middeleeuwse. moderne en hedendaagse geschiedenis. pp. 1189-1224;

doi : <https://doi.org/10.3406/rbph.2002.4666>

https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2002_num_80_4_4666

Fichier pdf généré le 17/04/2018

La révolution copernicienne responsable du «désenchantement du monde» ? L'exemple des analogies solaires

Jean-François STOFFEL
Chargé de recherches FNRS
Université Catholique de Louvain

À la mémoire de Jean Stengers

Introduction ⁽¹⁾

Plus ou moins explicitement, l'affaire paraît entendue : c'est la science moderne, et en l'occurrence la révolution copernicienne, qui est responsable du «désenchantement du monde» ⁽²⁾, du (désormais) silence des espaces infinis, pour ne rien dire de la «mort» de Dieu. Non contente de détrôner l'homme en lui retirant la position centrale qui était la sienne dans l'univers ⁽³⁾, la révolution copernicienne n'a-t-elle pas également mis fin à ces analogies qui, unissant microcosme et macrocosme, donnaient un sens à l'existence et à la position de l'homme dans la nature ? N'a-t-elle pas rendu muets ces astres qui, dans leur perfection inébranlable, s'offraient à nous comme des modèles à suivre pour accomplir au mieux notre humanité ⁽⁴⁾ ? N'a-t-elle pas, finalement, rejeté Dieu hors de ce monde qui ne parvenait plus à Lui réserver de place ?... Le procès est vaste et, dans ce travail, nous ne prétendons qu'en instruire une petite partie : la révolution copernicienne a-t-elle réellement mis

(1) Qu'il nous soit permis de remercier le rapporteur qui nous a fait part de remarques tout à fait judicieuses.

(2) L'expression, qui signifiait chez M. Weber «l'élimination de la magie en tant que technique de salut», a été popularisée par Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde : une histoire politique de la religion*, Paris, Éditions Gallimard, 1985 (Bibliothèque des sciences humaines), XXIII - 306 p., qui la conçoit, dans un sens beaucoup plus large, comme «l'épuisement du règne de l'invisible» (p. II). Pour nous et étant donné notre point de vue, elle évoque, plus que ces deux auteurs, ce «silence des espaces infinis» qui commençait à poindre à l'époque de Blaise Pascal.

(3) Telle est du moins l'interprétation traditionnelle de la révolution copernicienne, interprétation qui associe donc le géocentrisme à un anthropocentrisme et l'héliocentrisme à la perte de ce privilège. Nous nous sommes déjà attaché à remettre en question cette lecture : cf. J.-Fr. STOFFEL, *La révolution copernicienne et la place de l'Homme dans l'Univers : étude programmatique*, in *Revue philosophique de Louvain*, tome 96, 1998, n°1, p. 7-50 et J.-Fr. STOFFEL, *Géocentrisme, héliocentrisme, anthropocentrisme : quelles interactions ?*, in *Scientiarum historia*, vol. 27, 2001, n°2, p. 77-92.

(4) Sur ce sujet, cf. l'ouvrage remarquable de Rémi BRAGUE, *La sagesse du monde : histoire de l'expérience humaine de l'univers*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1999 (L'esprit de la cité), 333 p.. Pour une première approche, cf. le compte rendu que nous lui avons consacré dans la *Revue philosophique de Louvain*, vol. 98, 2000, n°3, p. 603-610.

fin aux analogies cosmologiques qui, auparavant, étaient de mises ? A-t-elle, de ce point de vue, désenchanté le monde en réduisant à néant les lectures symboliques auxquelles il pouvait se prêter ?

Pour tenter de répondre à ces questions, nous nous proposons d'étudier les analogies qui se sont déployées autour de ce «premier objet de l'idolatrie [sic]» ⁽⁵⁾ qu'est le Soleil ⁽⁶⁾. Plusieurs motifs permettraient de rendre compte de ce choix, dont l'importance évidente de cet astre. Mais le choix du Soleil résulte avant tout de notre volonté d'examiner comment un discours analogique relatif à un corps céleste bien particulier s'est comporté face au changement, pour le moins radical, du statut de ce corps suite à la révolution copernicienne. Autrement dit, il s'agit pour nous de comparer les discours analogiques tenus avant et après ce grand bouleversement cosmologique qu'est la centration du Soleil pour déterminer si ces discours ont pu survivre à ce bouleversement, et si oui, dans quelle mesure et avec quel bonheur.

*
* * *

Comme chacun sait, c'est à la Renaissance, et en particulier dans le cadre de l'héliocentrisme, que le Soleil sera particulièrement honoré, à un point tel que les historiens des sciences pourront alors parler de véritable héliolâtrie. Il pourrait dès lors être tentant d'associer l'héliocentrisme à une valorisation du Soleil et le géocentrisme à sa dévalorisation. Il serait cependant tout à fait erroné de penser que les Anciens ont ignoré ses bienfaits et méconnu son importance et que ce dédain envers l'astre du jour s'est traduit, sur le plan de la cosmologie, par un système géocentrique valorisant la Terre au détriment du Soleil. Tout au contraire, il importe, dans un premier temps, de rappeler toute l'importance qu'ils attribuaient à l'astre du jour et, dans un second temps, d'établir que le géocentrisme a su lui donner une position digne de cette importance précédemment reconnue. Aussi, avant même d'examiner successivement la situation réservée au Soleil dans les systèmes géocentrique et héliocentrique, il nous faudra tout d'abord nous attacher, en dehors de

(5) JAUCOURT (M. le chevalier de), *Soleil*, dans *Encyclopédie ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* [... de Diderot et d'Alembert], tome XI : *Sen - Tch*, Neufchâtel : Samuel Faulche, 1765, p. 313-316. Citation : p. 315.

(6) La littérature secondaire consacrée spécifiquement à l'astre du jour est peu abondante. Nous disposons néanmoins d'un excellent volume collectif qui envisage ce thème sous ses aspects les plus divers, puisqu'il y est question bien sûr de cosmologie au sens large (Macrobe, Nicolas de Cues, Léonard de Vinci, Copernic, Bruno, Galilée, Robert Fludd), mais aussi de la présence de ce thème chez les navigateurs, chez les Kabbalistes et les médecins, chez les théologiens (Bérulle) et les poètes (Ronsard), sans oublier l'utilisation du symbole solaire dans les utopies (Campanella et More). Cf. *Le Soleil à la Renaissance : sciences et mythes. Colloque international tenu en avril 1963*, Bruxelles, Presses universitaires de Bruxelles et Paris, Presses universitaires de France, 1965 (Travaux de l'Institut pour l'étude de la Renaissance et de l'Humanisme, 2), 584 p. D'un point de vue iconographique, le catalogue suivant peut constituer une première approche : *Le Soleil dans l'art : symboles du soleil du passé à nos jours, païens ou chrétiens, tirés du folklore, des beaux-arts et des arts appliqués*, réalisé par Walter HERDEG, Zurich, Amstutz & Herdeg, Graphis Press, 1963, 156 p.

toute perspective astronomique ou cosmologique, à relever les caractéristiques qui, aux yeux des Anciens, faisaient du Soleil un astre irremplaçable et à rappeler les lectures symboliques auxquelles ces caractéristiques donnaient déjà lieu. En effet, l'importance vitale du Soleil est telle qu'elle s'impose déjà sans même qu'il ne soit nécessaire de prendre en considération son statut cosmologique. Ce préliminaire étant acquis, nous pourrions alors nous tourner vers l'étude de la position du Soleil dans le géocentrisme et dans l'héliocentrisme, avec le dessein d'examiner comment cette importance précédemment reconnue a été confortée (ou non) par ces deux théories ⁽⁷⁾ cosmologiques. Plus encore, il s'agira pour nous de comparer la pertinence symbolique de ces deux théories : après avoir vérifié leur cohérence interne, c'est-à-dire l'adéquation entre la position physique qu'elles réservent au Soleil et les lectures symboliques auxquelles ces positions peuvent se prêter, nous les confronterons directement en évaluant le destin héliocentrique des analogies qui étaient précédemment de mise dans le géocentrisme.

*
* *

Une mise en garde s'impose sans doute encore : plusieurs analogies dont il sera ici question prêteront à sourire, précisément parce qu'il s'agit de connexions que *nous* n'établirions plus. Sourions donc, mais n'en restons pas là. En effet, il n'y a aucune raison de supposer que nos prédécesseurs ont été moins aptes à raisonner que nous. Et pourtant, ces analogies qui nous font tant sourire, il les ont tenues, et sérieusement encore bien ! Que notre sourire laisse donc la place au questionnement : quelle vision du monde, quelle conception du savoir avaient-ils pour poser et admettre ces affirmations qui n'évoquent plus chez nous qu'un sourire amusé ? Formulons cette question autrement : au lieu de demander à nos ancêtres de nous rendre des comptes, ce qui est somme toute toujours assez facile, acceptons cette fois de nous remettre en question et demandons-nous comment nous avons pu tant changer pour n'être plus capables que d'un sourire amusé ? Pour l'historien respectueux du passé, l'étude des analogies pourrait alors être, plus que tout autre, cette voie royale qui lui permettra de pénétrer dans un autre univers mental et de prendre ainsi la mesure d'une distance dont il ne soupçonne pas toujours l'importance.

Empressons-nous toutefois de reconnaître qu'il est plusieurs sortes d'analogies et que toutes n'ont pas eu la même fécondité scientifique. Certaines ne sont que des réminiscences littéraires de conceptions anciennes : véritables *topoi*, mais dépourvus de toute portée efficiente, c'est par simple tradition qu'on les conserve ; d'autres ont une portée purement pédagogique : par-

(7) Dans cette étude, il importe de distinguer ce que les *apparences* célestes nous donnent à voir du Soleil de ce que les *théories* nous apprennent à son sujet. En effet, si ces apparences sont, somme toute, encore les nôtres, les théories, elles, se sont modifiées et ce sont justement les conséquences de ces modifications qui, dans le cadre de ce travail, nous importent.

fois boiteuses, elles aident néanmoins à comprendre ; d'autres encore servent d'arguments rhétoriques : les hommes de science n'y croient guère, ou même pas du tout, mais ils s'en servent auprès de ceux qui leur gardent du crédit... et puis il y a bien sûr les analogies véritablement heuristiques qui, aussi bizarres nous apparaissent-elles aujourd'hui, ont véritablement constitué une source d'inspiration pour les savants du passé. Si l'étude des analogies peut donc se révéler féconde en nous donnant accès à un univers mental qui n'est plus le nôtre, il ne faudra pas pour autant les accepter toutes, ni les rejeter toutes comme pure littérature, mais il faudra tâcher de faire le départ entre les unes et les autres...

L'importance manifeste du Soleil

1. Ses caractéristiques naturelles

Maître du temps et des saisons. — Depuis les temps les plus reculés ⁽⁸⁾, le Soleil est reconnu comme le maître du jour et de la nuit (étant notamment le seul ⁽⁹⁾ astre capable d'obscurcir tous les autres), comme le maître des saisons et de l'écoulement du temps. Tous les auteurs rappelleront ces vérités premières sur lesquelles il n'est sans doute guère besoin de s'attarder.

Source de la lumière. — La supériorité du Soleil se manifeste également dans le fait qu'il est en lui-même lumineux, contrairement aux autres corps célestes qui reçoivent sa lumière de lui, et qu'il est même, aux yeux du plus grand nombre, l'unique luminaire de l'univers ⁽¹⁰⁾. Nous pouvons percevoir toute l'importance accordée à cette particularité, rappelée par Plin l'Ancien ⁽¹¹⁾, entre autres dans les carnets de Léonard de Vinci, où celui-ci se

(8) Cf. *Genèse*, 1, 14-19 et *Psaumes*, 104, 19-23, où, cependant, ce sont Soleil et Lune qui se partagent cette fonction. Toutes les citations de la Bible sont données d'après *La Bible de Jérusalem* / traduite en français sous la direction de l'École biblique de Jérusalem, nouvelle édition, [s. l.], Cerf et Desclée De Brouwer, 1979, xxx - 1984 p.

(9) C'est l'étymologie que dresse Isidore de Séville : «Car dès que le soleil a envoyé les signes avant-coureurs de son lever, tous les feux des étoiles pâlisent sous l'éclat de sa lumière, si bien qu'en dehors du feu solaire on ne voit resplendir aucun astre. C'est aussi pour cette même raison qu'on l'appelle "soleil", parce qu'il devient "seul" visible, une fois tous les autres astres obscurcis.» (ISIDORE DE SÉVILLE, *Traité de la nature, suivi de L'épître en vers du roi Sisebut à Isidore*, édité par Jacques FONTAINE, Bordeaux, Féret et fils éditeurs, 1960 (Bibliothèque de l'École des hautes études hispaniques, 28), XIII - 466 p. Citation : p. 260 [chap. XXIV, § 1]).

(10) Contre le texte de la *Genèse* (1, 14-19) qui instituait «le grand luminaire comme puissance du jour et le petit luminaire comme puissance de la nuit, et les étoiles». Dans le même sens, Yahvé «établit le soleil pour éclairer le jour, commande à la lune et aux étoiles pour éclairer la nuit » (*Jérémie*, 31, 35). De même : «Le soleil pour gouverner sur le jour [...] La lune et les étoiles pour gouverner sur la nuit [...]» (*Psaumes*, 136, 5-9).

(11) «C'est lui [= le Soleil] l'âme ou plus exactement l'esprit du monde entier, c'est lui la Règle première et la première divinité de la nature ; on doit s'en convaincre en voyant l'importance de son rôle : c'est lui qui fournit la lumière au monde et ravit les ténèbres ; c'est lui qui éteint et éclaire les autres astres [...] ; c'est lui qui prête même sa lumière aux autres astres» (PLIN L'ANCIEN, *Histoire naturelle : Livre II*. Texte établi, traduit et com-

bat contre ceux qui veulent amoindrir le Soleil en prétendant qu'il ne fait que recevoir sa lumière ⁽¹²⁾, ou encore dans la tentative de Nicolas de Cuse visant à valoriser la Terre en établissant que cette dernière possède, comme le Soleil, une lumière propre ⁽¹³⁾.

Il convient même de faire remarquer que cette faculté éclairante que possède le Soleil est encore plus étendue qu'on ne pourrait le croire de prime abord. En effet, ce n'est pas seulement, de nuit, lorsque nous regardons la Lune, les planètes et les étoiles ou, de jour, lorsque nous profitons de l'illumination de notre Terre que nous sommes redevables envers le Soleil, car même nos feux terrestres lui doivent leur lumière et leur chaleur ! En effet, dans la pensée néoplatonicienne du moins, la mise en avant de la capacité rayonnante du Soleil va de pair avec la description du monde sublunaire comme hostile à la lumière, voué à l'obscurité, et ne possédant par lui-même ni lumière ni chaleur. Aussi en viendra-t-on à distinguer le feu céleste du feu terrestre et à dénier à celui-ci toute capacité lumineuse, ou, tout au moins, à faire état d'une déperdition de l'un à l'autre. Cette doctrine, d'origine platonicienne ⁽¹⁴⁾, sera plus explicitement affirmée chez les néoplatoniciens Plotin ⁽¹⁵⁾ et

menté par Jean BEAUJEU, Paris, Les Belles Lettres, 1950, XXI - 282 p. (Collection des Universités de France). Citation : p. 11-12 [livre II, IV, 12-13]].

(12) Dans sa «Louange du Soleil», Léonard de Vinci rappelle par exemple que «sa lumière éclaire tous les corps célestes éparés dans l'univers» et qu'il «n'y a point d'autre chaleur ni lumière dans l'univers» (LÉONARD DE VINCI, *Les Carnets de Léonard de Vinci*. Introduction, classement et notes par Edward MACCURDY ; traduit de l'anglais et de l'italien par Louise SERVICEN ; préface de Paul VALÉRY, Paris, Éditions Gallimard, 1987, 2 vol., 667 p. + 592 p. (Tel, 116-117). Citation : vol. I, p. 293 [Ms. F 5 r et 4 v]).

(13) Si la Terre se voit donc assimilée au Soleil du fait qu'elle posséderait, elle aussi, une lumière propre, il convient de faire remarquer que, inversement, le Soleil, perdant ses privilèges ancestraux, est réduit à l'état de corps analogue à la Terre, puisque, comme elle, il est fait de plusieurs zones hétérogènes : «En outre, la couleur noire de la terre ne prouve pas qu'elle soit vile ; en effet, si quelqu'un se trouvait dans le soleil, il ne verrait pas cette clarté que nous voyons ; si l'on considère le corps du soleil, on voit, au centre, une sorte de terre, à la circonférence, une lueur comme celle d'un feu, et, entre les deux, un nuage aqueux, pour ainsi dire, et de l'air plus clair : la terre possède les même [sic] éléments» (NICOLAS DE CUSE, *De la docte ignorance*. Traduction de Laurence MOULINIER ; introduction par Abel REY, Paris, Librairie Félix Alcan, 1930, 229 p. (Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne). Citation : p. 156-159 [II, 12]).

(14) Si Platon affirme explicitement que l'espèce céleste des Dieux a été, pour la plus grande part, façonnée de feu, afin qu'elle fût la plus brillante et la plus belle à voir (cf. *Timée*, 40 a), il évoque, dans *La République*, le monde de la génération et de la corruption comme ce qui a été mélangé d'obscurité (*La République*, livre VI, 508 d).

(15) «Il faut bien penser aussi que les dispositions qui nous viennent des astres ne sont plus, quand nous les recevons, ce qu'elles étaient à leur point de départ. De même que *le feu terrestre est obscur*, de même la disposition à l'amitié s'affaiblit chez celui qui la reçoit, et elle ne produit pas d'amitié parfaitement belle [...]. Toutes ces dispositions, qui, là-bas, sont excellentes, deviennent mauvaises quand elles sont en nous ; et non seulement à leur arrivée ici, elles ne sont plus ce qu'elles étaient là-bas ; mais elles ne restent même pas ce qu'elles étaient à leur venue, à cause de leur mélange avec le corps, avec la matière et entre elles.» (PLOTIN, *Ennéades II*. Texte établi et traduit par Émile BRÉHIER, 3^e tirage, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1964, 138 p. (Collection des universités de France). Citation : p. 37 [2^e Ennéade, chap. III, 11]. Nous soulignons). De même : «Cette profondeur, c'est la matière, et c'est pourquoi *la matière est ténébreuse*» (PLOTIN, *Ennéades II*. Éd. É. BRÉHIER, p. 59 [2^e Ennéade, chap. IV, 5]. Nous soulignons).

Proclus ⁽¹⁶⁾, avant de se retrouver chez Maïmonide ⁽¹⁷⁾, ou même, avec force, dans cette œuvre de vulgarisation scientifique en langue vulgaire du XIII^e siècle qu'est le *Placides et Timéo ou Il secrés as philosophes* ⁽¹⁸⁾.

Notons toutefois qu'en se basant sur l'antériorité de la lumière par rapport à l'apparition du Soleil affirmée dans la Genèse, certains penseurs chrétiens nuanceront ce pouvoir d'illuminer le monde reconnu à l'astre du jour en soulignant que celui-ci n'est, au fond, que le simple véhicule de cette lumière préexistante ⁽¹⁹⁾.

Source de la chaleur. — Source de la lumière, le Soleil est aussi, bien naturellement, source de chaleur. Mais est-ce à dire qu'il est, en lui-même, chaud ? Le Stagirite, qui ne le pensait pas, soutenait qu'en réalité le mouvement rapide du Soleil suffisait à produire cette chaleur et cet échauffement

(16) «D'où l'on peut conclure que tous les corps participent du feu, mais que le feu est autre pour tel et tel objet. Car la lumière n'est pas la même chose que la flamme, ni la flamme que la braise, mais il se fait, depuis le haut jusqu'à la terre, *une dégradation du feu*, lequel procède du plus immatériel, plus pur et plus incorporel, jusqu'aux corps les plus immergés dans la matière et les plus épais.» (PROCLUS, *Commentaire sur le Timée. Livre III*. Traduction et notes par A. J. FESTUGIÈRE avec le concours de Charles MUGLER, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1967, 362 p. (Bibliothèque des textes philosophiques). Citation : p. 31 [7.18-9.7]).

(17) «Quant au mot '*hochekh* (ténèbres), il désigne le feu élémentaire, et il ne faut pas penser à autre chose [...]. Si le feu élémentaire a été désigné par ce nom [de ténèbres], c'est parce qu'il n'est pas lumineux, mais seulement diaphane ; car, si le feu élémentaire était lumineux, nous verrions toute l'atmosphère enflammée pendant la nuit» (MAÏMONIDE (Moïse), *Le guide des égarés* / traduit de l'arabe par Salomon MUNK ; préface de Claude BIRMAN, suivi de *Le traité des huit chapitres*. Traduit de l'arabe par Jules WOLF ; préface de Franklin RAUSKY, nouvelle édition / revue par Charles MOPSIK, [s. l.], Éditions Verdier, 1979, XIV, 691 p. (Les dix paroles). Citation : p. 345 [2^e partie, chap. 30]).

(18) «Maîtres, dist Placides, or me respondés dont et me faites entendant que ce peut estre que vous me dites que riens n'a clarté fors [= si ce n'est] que du solail, car sur ceste cose je me merveil, car je voy apertement que le clarté du fu nous alume, dont il me samble que il fus soit clers. Placides, dist Timeo, or m'entendés. Sachies que nulle cose n'a clarté de lui meismes fors que le solail, ains sont tenebres en terre, en yaue et en airs et en fu, fors que tant que le solail en y met de se naturelle clarté.» (*Placides et Timéo ou Il secrés as philosophes*. Édition critique avec introduction et notes par Claude Alexandre THOMASSET, Genève - Paris, Librairie Droz, 1980, CII, 401 p. (Textes littéraires français). Citation : p. 78-79 [§ 187]). L'affirmation est répétée plusieurs fois et l'auteur s'attachera à fournir des preuves à l'appui de cette assertion.

(19) «Si la genèse de la lumière a précédé [celle du soleil], comment prétendre maintenant que celui-ci a été fait, à son tour, pour éclairer ? [...] Or il n'y a rien là qui soit en opposition avec les développements antérieurs sur la lumière. Alors, en effet, c'était l'essence même de la lumière qui nous était présentée : maintenant voici le corps solaire préparé pour servir de véhicule à cette lumière dont la naissance avait précédé la sienne. De même qu'autre chose est le feu, autre la lampe : l'un ayant pouvoir de répandre de la lumière, l'autre faite pour accompagner de cette clarté ceux qui en ont besoin [...] ; de même, à ce moment, le créateur de toutes choses munit le soleil que nous voyons, de cette très vive lumière, et le suspendit au voisinage du monde.» (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*. Texte grec, introduction et traduction par Stanislas GIET, 2^e édition revue et augmentée, Paris, Les éditions du Cerf, 1968, 564 p. (Sources chrétiennes, 26bis). Citation : p. 333-335 [6^e homélie, 51 b-e]).

que nous pouvons constater ⁽²⁰⁾. Il s'opposait en cela à ceux de ses devanciers qui pensaient que, naturellement chaud, le Soleil avait besoin, pour se conserver, de se nourrir de l'humide, l'humide étant selon eux l'unique aliment du feu ⁽²¹⁾. La pensée chrétienne, plutôt habituée à soustraire le plus de propriétés possibles au Soleil afin de contrer le danger de l'idolâtrie, aura sur ce point une position plus nuancée, car maintenir la nécessité pour le Soleil de se nourrir de l'humidité terrestre lui permettait de rendre compte de la disparition des eaux primordiales évoquées dans la Genèse. Elle explique en effet la disparition de ces eaux par leur transformation en vapeur sous l'effet de la chaleur du Soleil et motive l'abondance initiale de ces eaux par la nécessité, précisément, d'alimenter cette chaleur. Révélatrice de l'ambivalence de la pensée chrétienne à l'égard du Soleil est, de ce point de vue, la position de Basile de Césarée. S'il s'en prend explicitement à Aristote dans le dessein de pouvoir maintenir l'explication que nous venons de rappeler ⁽²²⁾, c'est pour faire remarquer, en un autre endroit, – prudence oblige ! – que cet assèchement est intervenu *avant* l'apparition du Soleil ⁽²³⁾ !

Source de la vie. — Source de la lumière et de la chaleur, le Soleil sera finalement à la base du développement des êtres inanimés et même source de vie ⁽²⁴⁾.

(20) Pour le Stagirite, «les corps célestes ne sont pas naturellement chauds», d'ailleurs «le Soleil que l'on considère comme le plus chaud des astres, apparaît blanc et n'a pas la couleur du feu». Quant aux étoiles filantes, qui pourraient constituer un argument en faveur de la nature chaude et embrasée de la région qu'elles traversent, elles se produisent non pas dans la région supérieure, mais bien dans le monde sublunaire. Comment, dans ces conditions, rendre compte du pouvoir calorifique de l'astre du jour et comment expliquer que cette chaleur puisse atteindre notre Terre ? «Nous constatons», explique-t-il, «que le mouvement est capable de dissoudre l'air et de l'embraser, au point qu'on voit souvent les objets en mouvement se mettre à fondre. Le mouvement du Soleil suffit donc à lui seul pour produire échauffement et chaleur. Car il faut pour cela un mouvement rapide et qui ne soit pas éloigné. Or le mouvement des étoiles est rapide, mais lointain ; celui de la Lune est proche, mais lent. Au contraire, celui du Soleil répond d'une manière satisfaisante aux deux conditions», et c'est ainsi que le Soleil peut, non seulement, produire de la chaleur par son mouvement, mais encore nous en faire profiter par sa proximité (ARISTOTE, *Météorologiques*, tome 1 : *Livres I et II*. Texte établi et traduit par Pierre LOUIS, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1982, L - 121 p. (Collection des Universités de France). Citation : p. 10 [livre I, chap. 3, 341 a 13-36]).

(21) Cf. ARISTOTE, *Météorologiques*, éd. P. LOUIS, p. 54-55 [livre II, chap. 2, 354 b 24 - 355 a 21].

(22) Cf. BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 225-227 [3^e homélie, 29 b-c].

(23) «Et Dieu dit : Que les eaux se rassemblent en un même lieu et que paraisse le sec. [...] En même temps, pour nous empêcher d'attribuer au soleil le mérite d'avoir asséché la terre, c'est avant de créer le soleil que l'artisan [divin] a produit cet assèchement.» (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 263-265 [4^e homélie, 37 a-b]).

(24) «De lui procèdent tous les principes vitaux», écrit par exemple Léonard de Vinci, «car la chaleur qui est dans les créatures vivantes dérive de lui, principe vital» (LÉONARD DE VINCI, *Les carnets de Léonard de Vinci*, éd. Éd. MACCURDY, vol. I, p. 293 [Ms. F 5 r et 4 v]).

(25) Cf. PSEUDO-ARISTOTE, *On plants (De plantis)*, dans ARISTOTLE, *Minor works*. With an english translation by W. S. HETT, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, London, William Heinemann, 1963, VIII, 515 p. (The Loeb classical library). Renvois : p. 155 [livre I, ii, 817a] et p. 211 [livre II, v, 826 a].

En effet, Aristote n'a-t-il pas reconnu, dans son *De plantis* ⁽²⁵⁾, tout ce que le monde végétal doit à l'astre du jour, comme s'en souviendra au début du XV^e siècle Evrart de Conty dans son commentaire aux *Echecs amoureux* ⁽²⁶⁾ ? Plus encore, selon cette phrase énigmatique du Stagirite ⁽²⁷⁾, que reprendront Dante dans sa *Monarchie* ⁽²⁸⁾ et François Bernier dans son *Abrégé de la philosophie de M. Gassendi* (1684) ⁽²⁹⁾, ce qui engendre un homme, n'est-ce pas un homme, plus le soleil ? Dans la pensée chrétienne, ces affirmations seront néanmoins nuancées, voire contestées, de peur qu'elles ne servent l'héliolâtrie. C'est ainsi que Basile de Césarée notera, cette fois encore, que la végétation est apparue avant le Soleil ⁽³⁰⁾ qui, tout compte fait, est apparu bien tardivement dans la Création ⁽³¹⁾ !

(26) «Secondement, pour sa propriété et sa vertu notable. De sa vertu ne fault il point doubter, qu'elle est si grande qu'elle est a tous magnifeste et sensible, si comme on peut veoir evidanment en la mutacion des .iiij. temps qu'il fait et des jours et des nuys de diverses manieres et mesmes en la generacion des bestes et des plantes et en moult d'autres choses. Briefment, sa vertu est sur toutes generative et fructificative en tant que riens ne peut fructifier ne croistre, selon le philosophe [= Aristote, *De plantis*], se sa vertu et ses rays ne l'attaindent. Elle est aussy conservative des choses de Nature et confortative de toutes leurs vertus, si comme il appert clerement es hommes et es bestes, qui naturellement s'esjoÿssent en la presence du Soloil et toutes leurs vertus en treuvent confortees. Et en son absence, au contraire, se treuvent affoiblies et ainsy comme toutes endormies et a dormir enclines. Et ce nous monstrent mesmement les fleurs, qui au lever du Soloil se espanissent et au couchier se cloent et retraient. Les elemens mesmes, comme Alixandre [Alexandre Neckam, *De naturis rerum*] dit, destruiroient l'un l'autre pour leur grant contrariété se ce n'estoit la vertu du Soloil et du ciel qui les garde et qui les fait ensemble convenir au prouffit de Nature.» (EVRART DE CONTY, *L'harmonie des sphères : encyclopédie d'astronomie et de musique extraite du commentaire sur «Les Echecs amoureux» (XVe s.) attribué à Evrart de Conty*. Édition critique d'après les mss de la Bibliothèque nationale de Paris par Reginald HYATTE et Maryse PONCHARD-HYATTE, New York - Berne - Frankfurt am Main, Peter Lang, 1985, XLV, 175 p. (Studies in the Humanities, 1). Citation : p. 15-16 [ch. VII]).

(27) «En effet chacune de ces choses est en vue de quelque chose, et appartient à des choses séparables quant à la forme, mais dans une matière ; car ce qui engendre un homme, c'est un homme, plus le soleil» (ARISTOTE, *Physique*, tome I : *Livres I-IV*. Texte établi et traduit par Henri CARTERON, 6^e tirage, Paris, Les Belles Lettres, 1983, 169 p. (Collection des Universités de France). Citation : p. 64 [livre II, chap. 2, 194 b]).

(28) Cf. DANTE ALIGHIERI, *Œuvres complètes*. Traduction et commentaires par André PÉZARD, [Paris], Éditions Gallimard, 1965, LVI, 1851 p. (Bibliothèque de la Pléiade, 182). Renvoi : p. 643 [*Monarchie*, livre I, chap. IX].

(29) Cf. François BERNIER, *Abrégé de la philosophie de Gassendi (tome II)*. Texte revu par Sylvia MURR et Geneviève STEFANI, [Paris], Librairie Arthème Fayard, 1992, 334 p. (Corpus des œuvres de philosophie en langue française). Renvoi : p. 150 [livre I, chap. 16].

(30) «Que la terre germe des pousses vertes. Que d'elle-même la terre produise des germes, sans avoir besoin d'aucun secours étranger. Comme certains sont d'avis que le soleil est la cause des productions de la terre, et que l'attraction exercée par la chaleur amène à la surface la force venue de la profondeur [du sol], c'est avant [la création du] soleil que s'ordonnent les productions terrestres, pour que ceux qui sont tombés dans cette erreur cessent d'adorer le soleil, comme s'il était cause de la vie. Si donc ils sont persuadés qu'avant la genèse du soleil se sont ordonnées toutes les productions terrestres, ne faudra-t-il pas qu'ils renoncent à l'admiration excessive qu'ils ont pour lui, en pensant que sa genèse a suivi celle de l'herbe et des jeunes pousses ?» (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 281 [5^e homélie, 40 c]).

(31) «Le ciel, ainsi que la terre, avait précédé [les autres créatures] ; après eux, la lumière avait été créée ; le jour et la nuit s'étaient séparés ; puis le firmament [avait été fait], et le

Maître et modérateur du mouvement des astres. — Enfin, en dehors de toute théorie cosmologique, il est des faits relevant de l'observation astronomique qui soulignent encore, si besoin était, l'importance de notre étoile. Vénus et Mercure, à la différence des autres planètes qui peuvent prendre n'importe quelle position par rapport au Soleil, restent par exemple toujours proches de l'astre du jour ⁽³²⁾ : ne témoignent-elles pas ainsi de leur déférence envers lui ? Si on considère également ces phénomènes astronomiques qui attestent de la «dévotion de toutes les planètes envers leur Maître» ⁽³³⁾, le Soleil peut réellement apparaître comme le guide et le modérateur des mouvements planétaires. Ces traits, qui indiquent que, dans l'astronomie antique déjà, il existait une relation privilégiée entre l'astre du jour et les planètes, seront rappelés par Pline l'Ancien ⁽³⁴⁾ et Cicéron ⁽³⁵⁾, avant que ce thème ne soit infiniment repris ⁽³⁶⁾.

sec était apparu. Les eaux s'étaient réunies : elles s'étaient rassemblées en des limites stables et déterminées. La terre s'était couverte des plantes qu'elle avait engendrées : innombrables espèces d'herbes qu'elle avait fait pousser, multiples variétés d'arbres nés de sa fécondité. Mais ni le soleil n'existait encore, ni la lune : il ne fallait pas que ceux qui ne connaissent pas notre Dieu fussent tentés de donner au soleil le nom d'auteur ou de père de la lumière, ni de le prendre pour le créateur de ce qui naît de la terre. » (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélie sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 331-333 [6^e homélie, 51 a]).

(32) En termes plus techniques, nous dirions que Vénus et Mercure ne peuvent être en opposition, mais seulement en conjonction avec le Soleil.

(33) Il s'agit de la position que prennent les planètes supérieures et inférieures sur leurs épicycles respectifs en fonction de la position du Soleil. Cette question étant quelque peu technique, nous nous proposons de lui consacrer une étude séparée.

(34) «Au milieu d'eux [= les astres errants] se meut le soleil, le plus considérable par la taille et la puissance, qui régit non seulement les saisons et les terres, mais encore les astres eux-mêmes et le ciel» (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle : Livre II*, éd. J. BEAUJEU, p. 11-12 [livre II, IV, 12-13]).

(35) «Au-dessous et à peu près à mi-distance règne le Soleil, le guide, le premier, le modérateur de tous les autres luminaires ; il est l'âme et la puissance régulatrice du monde» (CICÉRON, *La république*, tome II : *Livres II-VI*. Texte établi et traduit par Esther BRÉGUET, Paris, Les Belles Lettres, 1980, 208 p. (Collection des Universités de France). Citation : p. 109-110 [livre VI, 17]).

(36) «Il [le Soleil] est le prince et le chef de la danse des êtres d'en-haut, de sorte que les dieux eux-mêmes se meuvent en suivant sa cadence, l'univers reçoit ses règles et respecte les lois <qu'il> prescrit» (PONTANO, *Urania*, p. 2891-2892, livre I, «De Sole». Cité en traduction française d'après Isabelle PANTIN, *La poésie du ciel en France dans la seconde moitié du seizième siècle*, Genève, Librairie Droz, 1995, 555 p. (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 297). Cf. p. 216). Alors qu'il était encore un adepte du géocentrisme, Galilée, se faisant le porte parole des conceptions classiques, écrit également : «le mouvement du Soleil est la règle et la mesure des mouvements des autres planètes bien que pour des raisons diverses, car dans le cas de Mars, de Jupiter et de Vénus, c'est en raison (du mouvement) de leurs épicycles qu'elles conviennent avec le mouvement du Soleil, tandis que dans le cas de Vénus et de Mercure c'est par (le mouvement de) leurs orbes déférents qu'elles sont conformes au mouvement du Soleil... voilà pourquoi il est juste que le Soleil soit placé au milieu d'elles» (GALILÉE, *Le opere di Galileo Galilei*. Direttore : Antonio FAVARO, nuova ristampa [...], vol. I, Firenze : G. Barbèra editore, 1968, 423 p. Citation : p. 52 [*Trattato de Caelo*, quaestio secunda]. Cité en traduction française d'après William R. SHEA, *Le copernicanisme de Galilée*, dans *Avant, avec, après Copernic : La représentation de l'Univers et ses conséquences épistémologiques (XXXIe semaine de synthèse, 1-7 juin 1973)*, Paris, Librairie scientifique et technique Albert Blanchard, 1975, p. 216).

2. Sa signification symbolique

Symbole de bonheur et de permanence. — Source de lumière, de chaleur et de vie, le Soleil sera symbole de bonheur ; maître infatigable du temps et de l'ordonnancement des cieux, il sera aussi symbole de permanence. L'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert nous le rappelle fort à propos :

«Cet astre lumineux, objet de l'ancien culte de la plupart des peuples de l'orient, a donné lieu dans l'Écriture, tantôt à des comparaisons, tantôt à des façons de parler figurées. Ainsi lorsque les prophètes veulent marquer la durée d'une chose brillante & glorieuse, ils la comparent à l'éclat & à la durée du *soleil*. Son trône est semblable au *soleil*, dit David, ps. 88. 38. Le bonheur présent, c'est le *soleil* qui s'élève ; au contraire, quand Jérémie déclare *ch. xv. 9.* que le *soleil* ne luit plus pour Jérusalem, c'est-à-dire, que son bonheur est passé. Les ardeurs du *soleil* m'ont ternie, s'écrit l'épouse, dans le cantique, *j. 5.* c'est-à-dire, je suis dans l'affliction, dans la douleur. De même, lorsqu'Isaïe veut peindre un désastre, une calamité, il dit seulement que le *soleil* est obscurci, *obtenebratus est sol, ch. xiiij. 10e &c.*» (37).

Œil du monde et de Dieu. — Étant l'unique astre lumineux du cosmos, le Soleil sera aussi perçu comme son œil, en raison de cette théorie optique des Anciens selon laquelle la vision suppose une émanation, théorie qui les conduira à accorder au Soleil une capacité visuelle à la hauteur de sa capacité rayonnante. La présentation de l'astre du jour comme «œil du monde» constituera dès lors un thème extrêmement répandu. Celui-ci, attesté chez un auteur aussi connu que Pline l'Ancien (38), pourra être retrouvé jusqu'au XVI^e siècle, dans des œuvres aussi diverses que le *Délie* (1544) de Maurice Scève (39), les *Tabulae Bergenses* (1560) de Jean Stadius (40), *L'amour des amours* (1555) de Jacques Peletier du Mans (41), les *Œuvres poétiques* (1559)

(37) M. le chevalier de JAUCOURT, *Soleil*, p. 315.

(38) «[...] illustre, sans rival, il voit tout, il entend même tout, privilège que je ne vois reconnaître qu'à lui par Homère, le prince des lettres» (PLINE L'ANCIEN, *Histoire naturelle : Livre II*. Éd. J. Beaujeu, p. 11-12 [livre II, IV, 12-13]).

(39) «Cest Œil du Monde, universel spectacle» (Maurice SCÈVE, *Délie : object de plus haute vertu* / édition critique établie par Eugène Parturier, 6^e tirage, Paris, Librairie Nizet, 1987, LXXIX, 347 p. (Société des textes français modernes, 5). Citation : p. 207 [dizain CCCIII, vers 1]).

(40) «Nous voyons le Soleil occuper la place centrale comme l'esprit et l'œil du monde, chef de chœur de ce divin théâtre, guide et prince des planètes, régulateur des lumières, illustrant le reste du monde, mesureur du temps et des siècles» (J. STADIUS, *Tabulae Bergenses*, cité d'après Anne-Catherine BERNÈS, *Le copernicanisme dans la principauté de Liège*, dans Carmélia OPSOMER, éd., *Copernic, Galilée et la Belgique, Leur réception et leurs historiens / Copernicus en Galilei in de wetenschapsgeschiedenis van België. Actes de la journée d'études / Akten van de studiedag (8/2/1994)*. Bruxelles, Palais des Académies, 1995, p. 125).

(41) «O Flambeau radieux, eulh mondein qui tout voés» (Jacques PELETIER DU MANS, *L'Amour des amours* / texte établi, présenté et annoté par Jean-Charles MONFERRAN, Paris, Société des textes français modernes, 1996, LXXVII, 308 p. Citation : p. 162 [*Le Soleil*, vers 2]). Remarquons, à la suite de I. Pantin, que Jacques Peletier du Mans, au lieu d'accumuler

de Joachim Du Bellay ⁽⁴²⁾, et même, en cosmologie héliocentrique, au XVII^e siècle, par exemple chez l'astronome Godefroid Wendelen ⁽⁴³⁾.

Œil du monde, c'est bien vite que l'astre du jour deviendra également l'œil de Dieu, car, comme le dit joliment Ronsard :

«La nuit j'adorerois les rayons de la Lune,
Au matin le Soleil la lumière commune,
L'œil du monde, et si Dieu au chef porte des yeux,
Les rayons du Soleil sont les siens radieux,
Qui donnent vie à tous, nous conservent et gardent,
Et les faits des humains en ce monde regardent» ⁽⁴⁴⁾.

Symbole de la divinité. — Si, pour se distancier de l'idolâtrie chère aux peuples voisins ⁽⁴⁵⁾, le texte de la Genèse se garde, par exemple, de nommer «les deux luminaires majeurs» que sont le Soleil et la Lune et les réduits à n'être que des luminaires qui éclairent la terre et fixent le calendrier ⁽⁴⁶⁾, en bien des passages de la Bible les astres, et l'astre du jour en particulier, se voient reconnaître une importance indéniable. Symboles de la gloire et de la puissance de Dieu ⁽⁴⁷⁾, révélateurs *a contrario* de la petitesse de l'homme ⁽⁴⁸⁾, le Soleil en particulier sera, selon certaines lectures, le tabernacle de Dieu ⁽⁴⁹⁾ et le symbole du Christ ⁽⁵⁰⁾. Fort de ces connivences, lorsque saint

les détails sur l'itinéraire ou sur les dimensions du Soleil, les élimine au contraire pour mieux imposer son absolue royauté ; il suffit de savoir qu'il est et qu'il est «le plus grand corps des corps de l'univers» : «Tu es le plus grand Cors des cors de l'Univers, Tu es le plus beau Cors de tant de cors divers» (J. PELETIER DU MANS, *L'Amour des amours*. Éd. J.-Ch. MONFERRAN, p. 164 [*Le Soleilh*, vers 17-18]).

(42) «Ton grand œil qui tout regarde, D'enhaut ses flesches nous darde» (Joachim DU BELLAY, *Œuvres poétiques*, vol. 5 : *Recueils lyriques de 1558, 1559 et posthumes (Divers jeux rustiques, Épithalame, Poésies diverses)*. Édition critique publiée par Henri CHAMARD, 3^e tirage, Paris, Librairie Nizet, 1987, XIII, 420 p. (Société des textes français modernes ; 36). Citation : p. 404 [*A Phæbus*, vers 19-20]).

(43) Cf. l'éloge qu'adresse au Soleil Wendelen dans son *De systemate mundi* : «J'appelle le Soleil l'œil du monde, source de la vie, du mouvement et de la chaleur universelle, le corps le plus noble et le plus important du monde [qui] possède la place la plus digne et est le centre des planètes» (cité d'après A.-C. BERNÈS, *Le copernicanisme dans la principauté de Liège*, p. 132).

(44) Pierre de RONSARD, *Œuvres complètes*. Édition établie, présentée et annotée par Jean CÉARD, Daniel MÉNAGER et Michel SIMONIN, vol. II, [Paris], Éditions Gallimard, 1994, 1780 p. (Bibliothèque de la Pléiade, 46). Citation : p. 1021-1022 [*Remonstrance au peuple de France*, vers 63-78].

(45) Cf. *Job*, 31, 24-28 ; *Lévitique*, 26, 30 ; *Deutéronome*, 4, 19 et 17, 2-5 ; *Isaïe*, 17, 7-8 et 27, 9 ; *Ézéchiel*, 6, 4-6 et 8, 16-18 ; *Jérémie*, 8, 1-2 ; *Rois II*, 23, 5 et 11 ; *Chroniques II*, 14, 5 et 34, 4-7.

(46) *Genèse*, 1, 14-19.

(47) Cf. *Isaïe*, 40, 26 ; *Psaumes*, 19, 2-3 et 113, 4-6 et 148, 1-8 ; *Job*, 9, 3-9.

(48) Cf. *Psaumes*, 8, 4-5.

(49) Cf. *Psaumes*, 19, 5-6 et 84, 12.

(50) Le prophète Malachie a prédit la venue du Christ comme celle d'un «Soleil de justice» (*Malachie*, 4, 2-3) ; le cantique de Zacharie annonce la «visite du Soleil levant» (*Luc*, 1, 78-79) et le cantique de Siméon salue «la lumière pour éclairer les nations» (*Luc*, 2, 30-32).

Matthieu devra évoquer la transfiguration de Jésus ⁽⁵¹⁾, il ne trouvera pas de meilleur moyen d'évocation que la comparaison avec le Soleil, son éclat et la blancheur de sa lumière servant à témoigner du passage du Fils de l'homme de la réalité d'ici-bas à sa divine essence. Enfin, rappelons que la symbolique solaire chrétienne se nourrit aussi (et peut-être surtout) de ce passage de l'Apocalypse (12, 1-8) où la Vierge Marie, qui doit encore enfanter le Sauveur, est présentée comme une femme «revêtue du soleil». Pour les commentateurs des Saintes Écritures, ce *corpus* de textes témoignera que le Soleil n'est pas, dans le christianisme, seulement une métaphore ⁽⁵²⁾, mais bien un symbole, c'est-à-dire le signe visible d'une réalité invisible.

Symbole du Bien. — Enfin, en nous tournant maintenant du côté du platonisme, qu'il nous suffise de rappeler que, dans *La République*, Platon établit une proportion célèbre, ou analogie, entre ce qu'est le Soleil pour les choses visibles et ce qu'est le Bien pour les choses intelligibles :

«[...] c'est le Soleil que je dis être le rejeton du Bien, rejeton que le Bien a justement engendré dans une relation semblable à la sienne propre : exactement ce qu'il est lui-même dans le lieu intelligible, par rapport à l'intelligence comme aux intelligibles, c'est cela qu'est le Soleil dans le lieu visible, par rapport à la vue comme par rapport aux visibles » ⁽⁵³⁾.

Aussi importante et riche soit cette comparaison pour l'histoire de la philosophie, il ne nous appartient cependant pas de la développer plus avant ⁽⁵⁴⁾ puisque, comme le souligne explicitement Proclus, le seul trait ici retenu du Soleil est «qu'il est cause de la lumière, grâce à laquelle tous les visibles sont actuellement vus», et non pas le fait qu'il «a un corps et un lieu corporel» ou «qu'il se meut» ⁽⁵⁵⁾. Or, faut-il le rappeler, notre étude porte précisément sur le statut cosmologique de l'astre du jour et non pas sur la thématique de la lumière en tant que telle.

(51) «Et il fut transfiguré devant eux : son visage resplendit comme le soleil, et ses vêtements devinrent blancs comme la lumière. » (*Matthieu*, 17, 2).

(52) Pour un emploi métaphorique de l'éclat du Soleil, de la Lune et des étoiles, cf. *Corinthiens I*, 15, 40-44.

(53) PLATON, *Œuvres complètes*. Traduction nouvelle et notes établies par Léon ROBIN avec la collaboration de M.-J. MOREAU, vol. I, [Paris]. Éditions Gallimard, 1989, XIX, 1450 p. (Bibliothèque de la Pléiade, 58). Citation : p. 1096 [*La République*, VI, 508 b-c].

(54) Il importait néanmoins de rappeler cette célèbre analogie car, d'une part, elle témoigne incontestablement de l'importance du Soleil dans la pensée antique et, d'autre part, parce que, sur cette thématique de la lumière, viendront se greffer, avec Proclus, des considérations cosmologiques qui, elles, ressortissent de plein droit à notre étude.

(55) PROCLUS, *Commentaire sur la République*, tome 2 : *Dissertations VII-XIV (Rép. IV-IX)*. Traduction et notes par A. J. FESTUGIÈRE, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970, 195 p. (Bibliothèque des textes philosophiques). Citation : p. 84 [XI^e dissertation, 276.25].

3. Réserves

Au terme de ce survol de ces caractéristiques naturelles et de ces lectures symboliques qui rendent le Soleil si important tant pour notre vie que pour notre imaginaire, il convient toutefois de rappeler sommairement que cette reconnaissance s'accompagnera, assez naturellement, de mises en garde et de réserves non négligeables. Car si le Soleil est assurément source de vie, il peut tout aussi bien détruire par un rayonnement trop intense ⁽⁵⁶⁾ ; s'il est sans nul doute un bienfaiteur, il peut aussi se faire l'instrument de la punition divine ⁽⁵⁷⁾ ; s'ils sont des symboles de la puissance du Créateur, les astres s'associeront aussi à de plus funestes événements : aux temps de la colère de Dieu et lorsque la fin du monde sera proche, ils s'obscurciront et jetteront les ténèbres sur la terre ⁽⁵⁸⁾, comme l'astre du jour l'avait déjà fait à la mort du Christ ⁽⁵⁹⁾.

(56) Que le rayonnement du Soleil soit justement proportionné à la position de la Terre de sorte que celle-ci soit maintenue à une température équilibrée sera d'ailleurs particulièrement remarqué et perçu comme un témoignage de la sagesse du Créateur. Cf. BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 229 [3^e homélie, 29 d-e] et p. 377 [6^e homélie, 60 a-b] ; ISIDORE DE SÉVILLE, *Traité de la nature*, éd. J. FONTAINE, p. 234 [chap. XVII, § 3].

(57) Isidore de Séville met particulièrement bien en évidence cette ambivalence : «Il est le principe des heures : le principe du jour, quand il monte dans le ciel, le principe également de la nuit quand il se couche, le principe du comput des mois et des années, le principe de l'alternance des saisons, et bien que cet astre soit un bon serviteur, dont les bienfaits règlent pour nous l'alternance des saisons, pourtant, chaque fois que par la volonté de Dieu une punition est infligée aux mortels, il s'échauffe plus âprement, brûle le monde de flammes plus violentes, l'air se trouble, le châtiment des hommes et la corruption fondent sur la terre, un décret du Ciel envoie la peste aux animaux, et partout, aux mortels, une année d'épidémies.» (ISIDORE DE SÉVILLE, *Traité de la nature*, éd. J. FONTAINE, p. 234-236 [chap. XVII, § 4]).

(58) Cf. *Isaïe*, 13, 9-13 ; *Ézéchiel*, 32, 7-8 ; *Joël*, 2, 10 ; *Amos*, 8, 9 ; *Luc*, 21, 25-26 ; *Matthieu*, 24, 29 ; *Apocalypse*, 6, 12-14 et 8, 10-12.

(59) Cf. *Luc*, 23, 44-46. Comme le rappelle Guillaume Du Bartas, au moment de la crucifixion, c'est le Soleil qui, pour honorer son Dieu, a fermé ses yeux (Guillaume DE SALUSTE DU BARTAS), *La Sepmaine : Texte de 1581*. Édition établie, présentée et annotée par Yvonne BELLENGER, Paris, Librairie Nizet, 1981, LXXI, 421 p., 2 vol. (Société des textes français modernes, 173-174). Citation : p. 192 [IV^e jour, vers 749-756]) :

«Que pouvois-tu moins faire, ô des astres l'honneur,
Qu'en te deshonorant honorer ton Seigneur ?
Que porter pour un temps sur l'infame Hemisphere
Un deuil non usité pour la mort de ton Pere ?
Que fermer en plein jour tes beaux yeux, pour ne voir
Un crime, dont horreur l'enfer sembloit avoir ?
Et navré de douleurs d'une si grieve injure,
Pour plaire au Tout-puissant, desplaire à la Nature ?».

Notons que ce thème de l'obscurcissement du Soleil en guise de deuil se rencontre déjà chez Virgile (VIRGILE, *Les Géorgiques*. Texte établi et traduit par Henri GOELZER, Paris, Les Belles Lettres, [s. d.], XXXII, 180 p. (Collection des Universités de France). Citation : p. 35 [v. 462-471]) :

«Oui, c'est lui qui souvent nous avertit que des troubles cachés nous menacent et que fermentent en secret la trahison et les guerres. Oui, c'est lui qui prit Rome en pitié quand César se fut éteint, en couvrant sa tête brillante d'une couche de sombre rouille, et en faisant craindre une nuit éternelle à une génération impie.»

Dans l'Antiquité, c'est assurément la pensée chrétienne qui, dans le cadre de sa lutte contre l'héliolâtrie et les idoles des païens, témoigne au mieux, comme nous avons déjà pu le constater, de cette pensée nuancée à l'égard de l'astre du jour, soucieuse qu'elle est «de chercher Dieu, et non les œuvres de Dieu» ⁽⁶⁰⁾ et de prendre le Soleil pour ce qu'il est : un faible et obscur ⁽⁶¹⁾ indice, à côté d'autres ⁽⁶²⁾, de la grandeur de son Créateur.

4. Conclusion

La prise de conscience de l'importance du Soleil n'est donc ni une invention de la Renaissance, ni une découverte des héliocentristes, mais elle remonte aux temps les plus immémoriaux. Considérons maintenant l'ordre cosmologique du monde pour voir si celui-ci témoigne également d'une telle reconnaissance envers l'astre du jour. Or, à la différence des Pythagoriciens, qui avaient placé Hestia au centre du monde en raison de son importance, il apparaît d'emblée que, dans le système géocentrique, c'est la Terre qui, privilégiée, jouit d'une telle centralité, tandis que l'astre du jour paraît occuper une situation quelconque. Faudra-t-il en conclure qu'il existe un désaccord entre l'ordre physico-symbolique que nous venons d'étudier et l'ordre cosmologique que nous venons d'évoquer ? Nullement, car rien n'est plus faux que cette lecture qui privilégie la centralité cosmique de la Terre ⁽⁶³⁾ en négligeant la centralité, bien plus prestigieuse, qui est celle du Soleil.

(60) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Protreptique*. Introduction et traduction de Claude MONDÉSERT, Paris, Éditions du Cerf et Lyon, Éditions de l'Abeille, 1941, 187 p. (Sources chrétiennes, 2). Citation : p. 123 [chap. VI, 67]. De même : «Qu'aucun d'entre vous n'adore le soleil, mais qu'il dirige ses désirs vers le fabricant du soleil ; qu'il ne divinise pas le monde, mais qu'il recherche le créateur du monde !» (CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Protreptique*, éd. Cl. MONDÉSERT, p. 117-118 [chap. IV, 63]).

(61) «Comparés à leur auteur, le soleil et la lune sont comme insecte et fourmi. Nous ne pouvons leur demander une idée juste de la grandeur du Dieu de l'univers ; ils nous donnent seulement, pour avancer, de faibles et obscurs indices, comme le font, chacun, les moindres des animaux et des plantes» (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 387 [6^e homélie, 62 b-c]).

(62) Plusieurs auteurs chrétiens s'attacheront en effet à souligner que, malgré leur importance, ni le Soleil, ni les astres, ne peuvent se prévaloir d'être les seuls indices de l'existence et de la puissance du Créateur, mais que cette prérogative a été attribuée à chaque créature, aussi petite et grossière soit-elle. Pour Basile de Césarée, même les abîmes contribuent à raconter la gloire de Dieu : «Car non seulement l'eau qui est au-dessus des cieux, doit à l'éminente vertu qui est la sienne, l'honneur de compléter la louange de Dieu, mais [le psalmiste] dit encore *Louez-le, vous aussi, êtres de la terre, dragons et vous tous, abîmes* [Psaumes, 148, 7]. Ainsi l'abîme lui-même, que les auteurs d'allégories ont voué au pire destin, n'a pas mérité d'être rejeté par le psalmiste, puisqu'il est reçu dans le chœur général de la création ; mais lui aussi, selon les langages qui sont les siens, complète harmonieusement l'hymne au Créateur.» (BASILE DE CÉSARÉE, *Homélies sur l'hexaéméron*, éd. St. GIET, p. 239 [3^e homélie, 31 e - 32 a]).

(63) Cf. nos études «La révolution copernicienne et la place de l'Homme dans l'Univers» et «De haut en bas et du centre à la périphérie, pérégrinations dans la topographie du géocentrisme et de l'héliocentrisme», dans *Actes du 6^e congrès de l'Association des cercles francophones d'histoire et d'archéologie et 53^e congrès de la Fédération des cercles d'archéologie et d'histoire de Belgique : Mons, 24-27 août 2000*, t. III, Mons, 2002, p. 585-598.

Le Soleil dans le géocentrisme

Rappelons tout d'abord qu'au sein même du géocentrisme le plus strict, il convient de distinguer deux principaux ordres de classement des planètes autour de la Terre, qui diffèrent essentiellement par la position du Soleil. Le premier, l'ordre égyptien, est partagé (pour ce qui nous concerne) par Platon ⁽⁶⁴⁾ et Aristote ⁽⁶⁵⁾ et s'établit comme suit :

Lune – *Soleil* – Vénus – Mercure – Mars – Jupiter – Saturne

Sous l'impulsion de l'astronome Ptolémée ⁽⁶⁶⁾, il fut bientôt (définitivement) supplanté par le second, d'origine babylonienne, qui, d'une part, intervertit les positions de Vénus et Mercure, et qui, d'autre part, positionne le Soleil au milieu des planètes :

Lune – Mercure – Vénus – *Soleil* – Mars – Jupiter – Saturne

Dans notre appréciation de la place réservée au Soleil dans le géocentrisme, il nous faudra bien sûr tenir compte de cet important déplacement de l'astre du jour qui, comme nous le verrons, ne sera pas sans importance.

1. Sa position selon l'ordre égyptien

La centralité ontologique aristotélicienne. — Aux Pythagoriciens qui conçoivent le centre du monde comme l'endroit le plus noble et y posent pour cette raison le feu, Aristote reproche de ne pas avoir distingué le centre de la grandeur (ou centre purement géométrique) du centre vital (ou centre ontologique) ⁽⁶⁷⁾. S'inspirant en effet de l'existence de deux centres dans le

(64) Cf. le classement donné dans *La République* (PLATON, *Œuvres complètes*, t. I, éd. L. ROBIN, p. 1235 [livre X, 616 e-617 a]) et qui est conforme à celui du *Timée* (PLATON, *Timée. Critias*. Texte établi et traduit par Albert RIVAUD, 6^e tirage, Paris, Les Belles Lettres, 1985, 274 p. (Collection des Universités de France. Œuvres complètes, 10). Renvoi : p. 152 [38 c-d]).

(65) Cf. PSEUDO-ARISTOTE, *Du monde*, dans ARISTOTE, *Traité du ciel, suivi du traité pseudo-aristotélicien Du monde*. Traduction et notes par Jules TRICOT, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1949, XVIII, 204 p. (Bibliothèque des textes philosophiques). Renvoi : p. 181-182 [392 a].

(66) Ptolémée imposa ce second classement, car il présentait notamment l'intérêt d'introduire une nette séparation entre les planètes qui ne peuvent être qu'en conjonction avec le Soleil (Mercure et Vénus) et celles qui peuvent être aussi en opposition avec lui (Mars, Jupiter et Saturne) : les deux premières seront dorénavant situées avant le Soleil et les trois autres après lui (alors qu'auparavant les deux catégories de planètes ne se démarquaient aucunement dans leur liaison au Soleil, puisqu'elles étaient situées toutes après l'astre du jour).

(67) Cf. ARISTOTE, *Du Ciel*. Texte établi et traduit par Paul MORAUX, Paris, Les Belles Lettres, 1965, CXC, 165 p. (Collection des Universités de France). Renvoi : p. 86 [livre II, chap. 13, 293 b].

corps de l'animal (le centre du volume et le centre vital) et remarquant que le centre de la grandeur n'est qu'un point géométrique quand le centre vital, lui, est source de vie, le Stagirite, par voie d'analogie, applique la même distinction au cosmos, identifie le centre purement géométrique avec le centre du monde, c'est-à-dire avec la Terre, et nous convie à rechercher l'autre centre, le «vrai» centre, le centre ontologique. Celui-ci sera parfois identifié avec la sphère des fixes : c'est le cas, par exemple, chez Simplicius ⁽⁶⁸⁾ et chez Maïmonide ⁽⁶⁹⁾. Mais, dans d'autres cas, ce centre ontologique sera, plus justement ⁽⁷⁰⁾, identifié avec le Soleil. C'est d'ailleurs le choix que fait Théon de Smyrne dans son commentaire à la distinction aristotélécienne que nous venons d'évoquer :

«Car dans les corps animés, le centre du corps, c'est-à-dire de l'animal, en tant qu'animal, est différent du centre du volume. Par exemple, pour nous qui sommes, comme nous l'avons dit, hommes et animaux, le centre de la créature animée est dans le cœur toujours en mouvement et toujours chaud, et à cause de cela, source de toutes les facultés de l'âme, cause de la vie et de tout mouvement d'un lieu à un autre, source de nos désirs, de notre imagination et de notre intelligence. Le centre de notre volume est différent : il est situé vers l'ombilic.

De même, si l'on juge des choses les plus grandes, les plus dignes et les plus divines, comme des choses les plus petites, fortuites et mortelles, le centre du volume du monde universel sera la terre froide et immobile, mais le centre du monde, en tant que monde et animal, sera dans le soleil qui est en quelque sorte le cœur de l'univers et d'où l'on dit que l'âme du monde prit naissance pour pénétrer et s'étendre jusque dans ses parties extrêmes» ⁽⁷¹⁾.

Le centre vital du cosmos, c'est donc le Soleil qui peut être considéré comme le cœur de l'univers, puisqu'il est toujours chaud et en mouvement comme l'est, chez l'homme, le muscle du cœur ⁽⁷²⁾. N'est-il dès lors pas évi-

(68) Cf. SIMPLICIUS, *Simplicii in Aristotelis De caelo commentaria*, edidit I. L. HEIBERG, Berolini, G. Reimer, 1894, XVI - 780 p. (Commentaria in Aristotelem graeca, VII). Renvoi : p. 514 [à propos de Aristote, *De caelo*, livre II, chap. 13, 293 b].

(69) Cf. MAÏMONIDE, *Le guide des égarés*, éd. S. MUNK, p. 190 [I^{re} partie, 72].

(70) Tout en optant pour la sphère des fixes, Maïmonide signalait que ce choix introduisait une opposition avec l'analogie animale. En effet, alors que chez les animaux le cœur se trouve au milieu de l'animal pour être protégé par les membres moins nobles qui l'entourent, dans l'univers, la disposition est inversée, puisque c'est la partie la plus noble (la sphère des fixes) qui environne ce qui est moins noble.

(71) THÉON DE SMYRNE, *Exposition des connaissances mathématiques utiles pour la lecture de Platon*. Traduite pour la première fois du grec en français par J. DUPUIS, Bruxelles, Culture et civilisation, 1966, XXVII - 400 p. (Réimpression anastatique de l'édition de Paris, 1892). Citation : p. 303 [3^e partie : *Astronomie*, chap. 33].

(72) Plusieurs analogies seront établies entre le Soleil et le cœur humain. Saint Bonaventure par exemple mettra en relation le Soleil, centre du macrocosme, et le cœur, centre du microcosme : «Cependant, le physicien considère un double centre, celui du macrocosme et celui du microcosme. Le centre du macrocosme est le soleil, le centre du microcosme est le cœur. Le Soleil, en effet, est au centre des planètes et selon son mouvement, en cercle

dent que, quelle que soit sa situation cosmologique, le Soleil est vraiment le cœur de l'univers et même son véritable centre, bien plus que cette Terre qui, froide et immobile, jouit pourtant d'une véritable centralité ? Assurément, d'autant plus que cette centralité accordée au Soleil par Théon de Smyrne n'est pas que symbolique, elle est aussi, comme nous allons maintenant le constater en passant de l'ordre égyptien à l'ordre babylonien, géométrique.

2. Sa position selon l'ordre babylonien

Une centralité également géométrique. — Le cosmos aristotélico-médiéval est étagé de haut en bas le long d'un axe vertical qui est aussi une échelle de valeur : du Premier Moteur, situé hors du monde, on traverse la sphère des fixes, puis celles des astres errants, avec le Soleil, centre ontologique, pour pénétrer ensuite dans le monde sublunaire avec ses quatre éléments, jusqu'à rencontrer, tout en bas, la Terre et finalement l'Enfer, au centre purement géométrique du monde. Mais si nous nous attardons quelque peu sur la position du Soleil, nous nous apercevrons immédiatement que, situé au milieu de l'axe vertical du cosmos, il évolue juste au milieu des corps célestes, puisque trois planètes évoluent au-dessus de lui (à savoir Saturne, Jupiter et Mars) et trois autres en dessous de lui (en l'occurrence Vénus, Mercure et finalement la Lune) ⁽⁷³⁾. Le Soleil, qui jouit déjà d'une centralité ontologique, bénéficie donc aussi, grâce à l'ordre babylonien, d'une centralité géométrique ⁽⁷⁴⁾ :

oblique, s'effectuent les générations. Le physicien mesure la génération. Parmi toutes les planètes, celle de la plus puissante diffusion est le soleil. La diffusion du cœur est de même la plus puissante, quoi que disent les médecins» (BONAVENTURE (saint), *Les six jours de la Création*. Traduction, introduction et notes de Marc OZIOU ; préface d'Olivier BOULNOIS, Paris, Desclée et Le Cerf, 1991, 555 p. (L'œuvre de saint Bonaventure). Citation : p. 112-115 [1^{re} conférence, 19]). Dans son *De motu cordis* (1628), William Harvey poursuivra l'analogie : comme le Soleil est le «cœur» du monde, le cœur est le «soleil du microcosme».

(73) Le système d'Héraclide du Pont fait tourner Vénus et Mercure autour du Soleil, alors que ce dernier continue à tourner lui-même autour de la Terre. Il en résulte que, selon le moment considéré, Vénus et Mercure sont, par rapport à la Terre, soit au-dessus du Soleil, soit en-dessous, tant et si bien qu'il n'est plus possible d'établir un ordre unique des planètes qui, rapporté à la Terre, soit inaltérable, puisqu'on peut tout aussi bien avoir «Soleil, Mercure et Vénus» que «Vénus, Mercure et Soleil». Cependant, comme l'a fait remarquer Edward Grant (cf. Edward GRANT, *La physique au moyen âge (VI^e-XV^e siècle)*. Traduit de l'anglais par Pierre-Antoine FABRE, Paris, Presses universitaires de France, 1995, VI, 165 p. (Bibliothèque d'histoire des sciences) aux p. 13-15), les auteurs médiévaux continuent à discuter de l'ordre fixe des planètes sans s'apercevoir qu'un tel système remet précisément en cause la possibilité même d'un tel ordre. Éd. Grant renseigne cet exemple afin de faire ressortir le caractère chaotique et souvent contradictoire des encyclopédies médiévales qui, écrit-il, abondent en confusions. Cette recherche insensée ne témoigne-t-elle pas aussi, et peut-être surtout, d'un attachement particulier au classement hiérarchique des astres errants et, en particulier, à la position spécifique du Soleil au sein de cette hiérarchie ?

(74) Pour distinguer la centralité géométrique qui est celle de la Terre au milieu du cosmos de la centralité géométrique qui est celle du Soleil au milieu des planètes, nous nous proposons de nommer, conventionnellement, la première «centralité cosmique» et la seconde «centralité planétaire».

pour un géocentrisme, entre un «en bas» et un «en haut», il est véritablement au «milieu du ciel» ou au «haut milieu» du monde ⁽⁷⁵⁾. Et cette position particulière n'est assurément pas sans importance, car, comme nous allons le constater, elle permet de pousser plus avant les analogies que nous venons d'esquisser. En effet, dès lors qu'il n'existait, dans le cosmos, que la centralité terrestre, toute assimilation, par exemple, entre la divinité et la centralité ne pouvait qu'être bannie ⁽⁷⁶⁾, mais avec l'introduction des nouvelles centralités ontologique et géométrique, des perspectives inédites s'offrent désormais à l'imaginaire humain.

Le symbole du Bien selon Proclus. — Si Platon lui-même ne tira aucun parti de la position qui était celle du Soleil dans le monde céleste, Proclus, fort de sa nouvelle position dans l'ordre babylonien, se livrera à plusieurs ⁽⁷⁷⁾ interprétations de sa centralité planétaire ⁽⁷⁸⁾. Il est en effet permis de penser

(75) «Mais le soleil aux cheveux d'or, soleil de feu, source de la lumière, tourne au milieu du ciel, au milieu de la région éthérée, le soleil qui éclaire de ses flammes toute la nature terrestre» (PONTANO, *Urania*, p. 2891-2892, livre I, «De Sole». Cité en traduction française d'après I. PANTIN, *La poésie du Ciel en France*, p. 216. Nous soulignons) ; «Eincos tu es spectable [= auparavant tu es visible] au haut milieu du monde» (J. PELETIER DU MANS, *L'Amour des amours*, éd. J.-Ch. MONFERRAN, p. 164 [*Le Soleilh*, vers 15]. Nous soulignons).

(76) Cherchant à marquer la puissance et l'action de Dieu dans la nature, le pseudo-Aristote du *De mundo* ne craignait pas de recourir aux comparaisons suivantes : «Tout se passe, en réalité, s'il est permis d'user d'une comparaison avec des objets mesquins, comme pour ce qu'on nomme clefs de voûte dans les cintres, qui placées au point de jonction des deux côtés, assurent l'équilibre et l'ordre de toute la structure de la voûte et la rendent inébranlable. On dit encore que le sculpteur Phidias, en érigeant la statue d'Athéna sur l'Acropole, grava ses propres traits au milieu du bouclier de la déesse, et, par un artifice caché, les rendit si étroitement solidaires de la statue que, si on avait voulu les enlever, on devait nécessairement détruire de fond en comble la statue tout entière ». Mais n'ayant à sa disposition que la néfaste centralité terrestre, il devait aussitôt mettre en garde son lecteur : «C'est de cette façon que Dieu se comporte dans le Monde : il assure l'harmonie et la conservation de toutes choses, sous cette réserve qu'il ne réside pas au centre, je veux dire là où la Terre de notre monde bourbeux est située ; mais, étant lui-même pur, il a élevé son siège dans une région pure » (PSEUDO-ARISTOTE, *Traité du monde*, éd. J. TRICOT, p. 200 [399 b - 400 a]. Nous soulignons).

(77) Signalons que Proclus donnera une autre compréhension de la position médiane du Soleil dans son *Commentaire sur le Timée* (PROCLUS, *Commentaire sur le Timée. Livre IV*. Traduction et notes par A. J. FESTUGIÈRE, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1968, 204 p. (Bibliothèque des textes philosophiques). Renvoi : p. 92-93 [3^e partie, 67.26 - 68.18]).

(78) Nous ne saurions ici évoquer toute la richesse et toute la complexité de la pensée de Proclus en la matière, n'ayant d'autre objectif que de suggérer les possibilités nouvelles qu'offre la centralité planétaire du Soleil. Pour un exposé plus complet, cf. Alain SEGONDS, *Philosophie et astronomie chez Proclus*, dans *Proclus et son influence : actes du colloque de Neuchâtel (juin 1985)*, édités par G. BOSS et G. SEEL ; avec une introduction de Fernand BRUNNER, Zürich, Éditions du Grand Midi, 1987, p. 159-177. Cet article a été réédité dans *Proclus lecteur et interprète des anciens : actes du colloque international du CNRS (Paris, 2-4 octobre 1985)*, publiés par Jean PÉPIN et H. D. SAFFREY, Paris, Éditions du Centre national de la recherche scientifique, 1987, p. 319-334 (Colloques internationaux du Centre national de la recherche scientifique).

que, pour lui, le passage de l'ordre égyptien à l'ordre babylonien a représenté tout à la fois un problème et une aubaine. Un problème assurément, car le nouveau classement établi par les astronomes rentre en contradiction flagrante avec celui préconisé par Platon, son maître. Aussi le grand néoplatonicien s'attachera-t-il à établir : 1) que Platon est resté somme toute tributaire de l'astronomie de son temps, comme d'ailleurs Aristote et Eudoxe qui ont partagé le même classement que lui ⁽⁷⁹⁾ ; 2) que mettre le Soleil directement après la Lune comme il l'a fait pouvait se justifier symboliquement étant donné l'apparement entre ces deux dieux ⁽⁸⁰⁾ ; 3) et que, de toute façon, le nouvel ordre babylonien n'a pas été formellement démontré par les astronomes. Proclus s'y soumet néanmoins par respect pour l'enseignement des Théurges :

«Je sais bien, moi aussi, que certains astronomes ont dit le Soleil mitoyen entre les sept planètes, bien qu'ils ne l'aient absolument pas démontré par des prémisses contraignantes : comment, d'un mot, ils ont argumenté, je l'ai dit dans le *Commentaire sur le Timée* ⁽⁸¹⁾. Néanmoins, comme j'ai appris, des Théurges des Chaldéens, que "*Dieu a intercalé le Soleil parmi les sept et a fait dépendre de lui les six autres sphères planétaires*", et, des Dieux eux-mêmes, que "*Dieu a fixé le Feu solaire à la place du cœur*", et comme je crains que, selon le mot d'Ibycus, "je ne gagne honneur du côté des hommes en échange d'une faute envers les Dieux", ainsi qu'il a été dit aussi par Socrate, je me conforme à ce qui a été révélé par les Dieux [...].» ⁽⁸²⁾.

(79) Cf. PROCLUS, *Commentaire sur la République*, tome 3 : *Dissertations XV-XVII (Rép. X)*. Index général. Traduction et notes par A. J. FESTUGIÈRE, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1970, 383 p. (Bibliothèque des textes philosophiques). Renvoi : p. 172-173 [XVI^e dissertation, 220.1-5 et 220.20-21]. Cf. aussi PROCLUS, *Commentaire sur le Timée*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 4, p. 84 [3^e partie, 62.4-6].

(80) Cherchant (a posteriori ?) à rendre compte du classement platonicien, Proclus écrit : «[Platon] place le soleil en second après la lune parce que ces deux dieux sont dans la liaison la plus étroite en ce qui concerne la création visible – car l'un a rang de père, l'autre de mère – et parce que les causes intelligibles et intellectives de ces deux sont mutuellement unies. C'est une même déesse en effet qui enfante "et le grand soleil et la brillante lune" [Hésiode]» (PROCLUS, *Commentaire sur le Timée*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 4, p. 83 [3^e partie, 61.1-7]). Nous n'avons pas souhaité traiter cette justification de la position du Soleil dans le cadre de notre analyse de l'ordre égyptien, car, à notre connaissance, Platon lui-même n'est pas l'auteur de cette justification. Quoiqu'il en soit, il est intéressant de noter que Proclus, dans un cadre babylonien cette fois, s'attachera à conserver cet apparement en mettant en avant la couleur commune du Soleil et de la Lune (cf. PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 3, p. 177 [XVI^e dissertation, 223.30 - 224.7]) et en faisant du couple Soleil-Lune «le couple du père et de la mère» (PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 3, p. 178 [XVI^e dissertation, 224.21-22]).

(81) Cf. PROCLUS, *Commentaire sur le Timée*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 4, p. 85-88 [3^e partie, 62.6 - 63.30].

(82) PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 3, p. 172-173 [XVI^e dissertation, 220.8-19].

Après avoir donc excusé son maître et adopté l'ordre babylonien, Proclus tire parti de la nouvelle centralité planétaire du Soleil qu'il soumet à l'interprétation symbolique suivante :

«Si donc la thèse l'emporte de placer le Soleil au milieu des sept, comme le disent les enseignements des Théurges et les Dieux, et, juste au-dessus de la Lune, Mercure, observe comme cet ordre a convenance avec les dieux qui président sur toute la création. Le Soleil en effet, comme Roi de tout le visible et reproduisant les forces du Démonarque par les rayons de sa lumière, a pour gardes du corps tous les Cosmocrateurs, étant celui qui engendre, qui remplit de vie et qui renouvelle les générations.

Au-dessus viennent de leur côté trois dieux mâles, qui font montre d'activités productrices efficaces durant tout le cycle de la génération, l'un, le très puissant Saturne, combinant, l'autre, le très grand Mars, séparant, le troisième faisant un mélange des forces et mouvements des deux : c'est pourquoi l'activité productrice de Jupiter est en harmonie avec les choses mortelles, mais les forces excessives des deux extrêmes, par le fait même que leur activité productrice n'est que d'une seule sorte, ne s'harmonisent pas avec les choses composées, car, si toute la génération s'accomplit au moyen de certaines combinaisons et séparations, les composés ont néanmoins besoin de ces deux selon une mesure déterminée.

Au-dessous du Soleil sont trois autres dieux, dont les extrêmes (Lune et Vénus) sont féminins, mais mitoyen Mercure qui leur est associé, parce qu'ils reproduisent tous trois la force génératrice des Causes du Monde, cette force qui produit des processions de toute sorte. Sauf que l'une (Vénus) unifie par le mélange harmonieux des contraires, l'autre (la Lune) multiplie par la variété de ses motions et la bigarrure de ses configurations et de ses courses montantes <et descendantes>, le troisième, au milieu des deux, rassemble les puissances de l'une et de l'autre, et celles qui dirigent la Nature, comme celles de la Lune, et celles qui excitent à se porter vers le beau réel, comme celles de Vénus. L'une en effet donne forme aux œuvres de la Nature, l'autre les remplit de beauté et les meut à engendrer : "*car, dit Socrate, ce qui est Parque et Ilithye pour la production d'une existence, c'est la Beauté*". Enfin, par les calculs de Mercure, d'une part s'associent l'une à l'autre les forces productrices de la Nature, d'autre part les dons créateurs de beauté de Vénus prennent la maîtrise sur les choses matérielles : c'est pourquoi Mercure est un mâle, car il fortifie et remplit de puissance les dons de l'une et de l'autre » ⁽⁸³⁾.

Dorénavant le Soleil a donc pour «gardes du corps» (et c'est là, nous le verrons dans un instant, l'un des intérêts de sa centralité planétaire), *toutes* les planètes, puisqu'il a au-dessus de lui les planètes supérieures, avec la tria-

(83) PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 3, p. 173 [XVI^e dissertation, 220.22 - 221.27]. C'est nous qui, pour faciliter la lecture, avons introduit les paragraphes.

de Mars, Jupiter et Saturne – unifiée en son centre par Jupiter –, et en-dessous de lui les planètes inférieures, avec la triade Lune, Mercure et Vénus – également unifiée en son centre par Mercure. Si Proclus-le-savant ne semble pas avoir été convaincu par les arguments des astronomes en faveur de l'ordre babylonien, il semble donc bien que Proclus-le-philosophe, et ce n'est pas une surprise pour nous, a, lui, trouvé son compte dans ce nouvel ordre planétaire.

2. Adéquation entre son importance et sa position

Indépendamment de toute théorie cosmologique, l'importance manifeste du Soleil a été reconnue par les Anciens, ainsi qu'en témoignent les lectures symboliques auxquelles ses caractéristiques naturelles ont déjà donné lieu. Cette reconnaissance était d'ailleurs telle que la pensée chrétienne a dû, tout en se servant elle-même de la symbolique solaire, se démarquer avec force de l'héliolâtrie environnante. Dans le géocentrisme, la position du Soleil obtenue selon l'ordre égyptien ne semble pas avoir été ni mise en avant, ni utilisée symboliquement : ni Platon, ni Aristote ne s'y réfèrent. Le Stagirite ouvre cependant une voie importante en dégageant, à côté de la centralité géométrique occupée par la Terre, une centralité ontologique plus importante, mais qu'il reste à identifier. Le passage, toujours au sein du géocentrisme, de l'ordre égyptien à l'ordre babylonien constitue une étape décisive dans l'histoire de la symbolique solaire, car elle permet d'établir que la centralité ontologique aristotélicienne est également une centralité géométrique, du moins si on l'identifie, comme cela deviendra la règle, au Soleil. Aussi le néoplatonicien Proclus peut, à la différence de son maître, tirer parti de la position de l'astre du jour au sein du monde céleste. Fort de l'ordre babylonien, nous pouvons maintenant relever plus systématiquement les arguments qui témoignent d'une véritable adéquation entre l'importance naturelle reconnue à l'astre du jour et la position qui est la sienne dans la théorie géocentrique.

Cœur et roi du monde. — Nous avons vu que le Soleil, cet astre toujours chaud, toujours en mouvement, source de toute vie, était le cœur de l'univers. Nous avons également vu que, puissant, guide et modérateur des planètes, il était aussi un roi. Maintenant que nous avons pris conscience de sa centralité planétaire, n'est-il pas évident que, comme le roi est au milieu de la cité et le cœur au milieu du corps, il lui aurait été impossible, en fait, d'avoir une autre position ? Exposant l'ordonnement des planètes, Isidore de Séville note effectivement que la position du Soleil (comme celle de la Lune) est tout à fait appropriée étant donné les tâches qui lui incombent :

« Dans l'enceinte des sept orbites célestes, il y a d'abord la lune, située sur le cercle de la sphère inférieure ; elle se trouve tout près de la terre afin de nous présenter plus facilement sa lumière pendant la nuit. [...] Sur le quatrième cercle est placée la course du soleil qui, étant plus lumineux que toutes les étoiles, se trouve situé au milieu afin de donner sa lumière tant aux planètes

supérieures qu'aux inférieures. C'est la raison divine qui l'a situé ainsi, car tout ce qui est particulièrement brillant doit se trouver au milieu» ⁽⁸⁴⁾.

L'argument symbolique qu'invoquera Copernic en faveur de l'héliocentrisme —«qui donc poserait ce lumineux en un lieu autre, ou meilleur, que celui d'où il peut éclairer tout à la fois ? »— se trouve donc tout naturellement employé ici en faveur... du géocentrisme, tant il est vrai qu'à bien des égards le géocentrisme est un héliocentrisme ! Dans ses notes de cours relatives au système géocentrique, le jeune Galilée convient également de l'excellence de la position attribuée au Soleil :

«Le Soleil», nous dit-il, «est le roi et comme le cœur de toutes les planètes, d'où il s'ensuit qu'il doit être placé au centre, car le roi est au milieu de son peuple et le cœur au milieu de l'animal afin qu'ils puissent pourvoir de façon équitable aux besoins soit du peuple soit des membres du corps» ⁽⁸⁵⁾.

Toute autre position, poursuit-il, eût été moins propice :

«le Soleil, la plus noble et la plus active des planètes, devait être placé au milieu : autrement, s'il avait été placé plus haut, il n'aurait pu agir commodément sur les planètes inférieures et s'il avait été placé plus bas, il n'aurait pu également communiquer aisément sa vertu aux planètes inférieures, car son mouvement aurait été trop lent à cause de la distance du premier mobile et il aurait plutôt nui par sa chaleur» ⁽⁸⁶⁾.

Un roi entouré de vassaux. — De même, cette position ne souligne-t-elle pas encore davantage sa royauté ? Car dorénavant, ce ne sont plus seulement Mercure et Vénus qui, comme nous l'avons vu, lui font escorte, mais, comme nous l'a dit Proclus et comme nous le rappelle Du Bartas en 1578, l'ensemble des planètes :

«Œil du jour, si je di que tout ainsi qu'un Prince
Qui, plein de majesté, rode par sa province,
Est entouré de Ducs, de Comtes, de Barons,
Void derriere et devant marcher les escadrons
Des archers de sa garde, et n'a rien en sa bande
Qui sa sainte grandeur ne rende encor plus grande :
Toy de mesme rouant autour de l'Univers,

(84) ISIDORE DE SÉVILLE, *Traité de la nature*, éd. J. FONTAINE, p. 256-258 [chap. XXIII, § 1-2].

(85) GALILÉE, *Le opere di Galileo Galilei*, éd. A. FAVARO, vol. I, p. 52 [*Tractatio de caelo, quaestio secunda*], Cité en traduction française d'après W. R. SHEA, *Le copernicanisme de Galilée*, p. 216.

(86) GALILÉE, *Le opere di Galileo Galilei*, éd. A. FAVARO, vol. I, p. 53 [*Tractatio de caelo, quaestio secunda*]. Cité en traduction française d'après W. R. SHEA, *Le copernicanisme de Galilée*, p. 216.

Qui ne vit que du feu de tes aspects divers,
Six grands Princes du ciel, trois devant, trois derriere,
Acompagnent, vassaux, ton char porte-lumiere :
Outre l'ost brillonnant du ciel plus haut monté,
Qui de toy ne reçoit pour solde que clarté» ⁽⁸⁷⁾.

Cette comparaison sera reprise par Jean-Édouard Du Monin dans son *Uranologie* de 1583 :

«Donc comme un Roi cerné de Ducs, Comtes, Barons,
Se campe entre les flans des Roiaus escadrons :
Ainsi Titan le Roi de la clere Lumiere
De sis Princes flanqué, trois avant, trois arriere,
Va, superbe, raudant les Provinces des Cieus
Guerdonnant ses Vassaus de ses rais gratieus» ⁽⁸⁸⁾.

Tabernacle de Dieu. — Source de toute lumière et de toute vie, le Soleil, avons-nous vu, est aussi le visage de Dieu. Mais dès lors qu'il est au centre du monde céleste, n'est-il pas, plus que tout autre, le plus susceptible d'abriter jusqu'à son tabernacle ? En effet, nous dit Marsile Ficin,

«Qu'est-ce donc que Dieu ? C'est, pour ainsi dire, un cercle spirituel dont le centre est partout, la circonférence nulle part. Mais si ce centre divin possède dans quelque partie de l'univers un siège d'opération imaginaire ou invisible, il règne de préférence au milieu des êtres, comme un roi au milieu de la cité, comme le cœur presque au milieu du corps, le soleil au milieu des planètes. C'est donc dans le soleil, c'est-à-dire dans la tierce ou moyenne essence des êtres que Dieu a fixé son tabernacle» ⁽⁸⁹⁾.

Comme ces textes en témoignent, le culte solaire s'accommode donc parfaitement du géocentrisme. Pour le dire autrement, bien qu'ils aient été écrits dans un cadre géocentrique, ces textes sont si manifestement héliocentriques qu'on pourrait, au mot près, les reprendre tels quels dans un cadre héliocentrique. Notre question devient donc : comment l'héliocentrisme pourrait-il, davantage encore que le géocentrisme, servir le culte solaire ? Pour y répondre, il nous faut tout d'abord faire apparaître les limites géocentriques de ces analogies solaires, car sans avoir été fondamentalement remises en question, ces analogies restent cependant partielles.

(87) G. DU BARTAS, *La Sepmaine*, éd. Y. BELLENGER, p. 179 [IV^e jour, vers 519-530].

(88) DU MONIN, *L'Uranologie*, v. 453-458, f. 38 v^o. Cité d'après I. PANTIN, *La poésie du Ciel en France*, p. 393.

(89) Marsile FICIN, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, tome III : *Livres XV-XVIII*. Texte critique établi et traduit par Raymond MARCEL, Paris, Les Belles Lettres, 1970, 396 p. (Les classiques de l'humanisme). Citation : p. 191 [livre XVIII, chap. 3].

4. Les limites de cette adéquation

Un mouvement problématique. — Qu'il symbolise, dans la tradition platonicienne, le Bien ou, dans la tradition chrétienne, Dieu, il est une caractéristique du Soleil qui pose problème : le fait qu'il soit en mouvement. Dans le rapport établi entre le Soleil et le Bien, Proclus prend bien soin de circonscrire la validité de cette analogie : elle porte sur le Soleil en tant que source de lumière et non pas en tant que corps et encore moins en tant que corps en mouvement. La précision est d'importance, car envisager, dans le cadre de cette analogie, le Soleil comme un corps mu risque de conduire aux pires conséquences. Tout ce qui est visible est en effet engendré ; or le Soleil est visible, faut-il donc en conclure qu'il est, de ce point de vue, engendré ? Mais si, dans l'affirmative, le Soleil est regardé comme étant à la fois engendré (en tant que corps) et au-dessus des engendrés (en raison de son analogie avec le Bien), qu'est-ce qui nous empêche, selon la même analogie, de tenir le Bien comme étant, lui aussi, à la fois existence et surexistentiel ? Pour éviter cette impasse, Proclus précise bien que, du point de vue considéré par l'analogie, c'est-à-dire en tant que source de la lumière, le soleil est « totalement inengendré » ⁽⁹⁰⁾ — ouf ! —, et que c'est seulement lorsque nous sortons de l'analogie, c'est-à-dire lorsque nous considérons le Soleil comme un corps mu, que nous devons reconnaître qu'il est engendré ⁽⁹¹⁾. Proclus s'en est donc sorti, mais, on le devine, un Soleil immobile lui aurait facilité la tâche.

Nul doute que Plotin aurait également préféré une telle situation. Lisons en effet sa présentation du Soleil en tant qu'image du Bien :

« Soit donc une chose qui ne tende vers aucune autre parce qu'elle est elle-même le meilleur des êtres, parce qu'elle est même au-delà des êtres, mais vers qui tendent les autres ; c'est évidemment le Bien, grâce à qui les autres êtres ont leur part de bien. Et tous les êtres qui participent ainsi au Bien, le font de deux manières différentes, ou bien en devenant semblables à lui, ou bien en dirigeant leur activité vers lui. Si donc le désir et l'activité se dirigent vers le Souverain Bien, le Bien lui-même ne doit viser à rien et ne rien désirer ; immobile, il est le principe et la source des actes conformes à la nature ; il donne aux choses la forme du bien, mais non pas en dirigeant son action vers elles ; ce sont elles qui tendent vers lui ; le Bien n'est point ce qu'il est parce qu'il agit ou parce qu'il pense, mais parce qu'il reste ce qu'il est. Puisqu'il est au-delà de l'être, il est au-delà de l'acte, de l'intelligence et de la

(90) PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 2, p. 89 [XI^e dissertation, 281.21-31].

(91) « Et c'est sous cet aspect [= source de lumière] qu'il ressemble au Bien, non dans la mesure où il est corps. Car, dans la mesure où il est corps, il est dissemblable du Bien, alors que l'analogie est constituée par une ressemblance de rapports. [...] Car, dans la mesure où il est corps, et dans la mesure où il est un corps mû, il est du nombre de ceux sur qui l'on règne, non de ceux qui règnent. Car il est alors mené par la révolution du Même, et sa révolution ne vient qu'au second rang après la révolution la plus douée d'entendement. » (PROCLUS, *Commentaire sur la République*, éd. A. J. FESTUGIÈRE, vol. 2, p. 89 [XI^e dissertation, 282.3-11]).

pensée. Encore une fois, c'est la chose à laquelle tout est suspendu, mais qui n'est suspendue à rien ; il est ainsi la réalité à laquelle tout aspire. Il doit donc rester immobile, et tout se tourne vers lui comme les points d'un cercle se tournent vers le centre, d'où partent tous les rayons. Le soleil en est une image ; il est comme un centre pour la lumière qui se rattache à lui ; aussi est-elle partout avec lui ; elle ne se coupe pas en tronçons ; voulez-vous couper en deux un rayon lumineux [par un écran], la lumière reste d'un seul côté, du côté du soleil» ⁽⁹²⁾.

Quelle n'eût pas été la force de ce texte si le Soleil avait été réellement immobile, au centre du monde (et pas seulement au centre de la zone qu'il éclaire), en ayant toutes les planètes se dirigeant vers lui...

Si nous nous tournons maintenant vers la tradition chrétienne, nous découvrirons une problématique analogue. Certes, sur base de certains versets de la Bible, le mouvement journalier du Soleil, qui parcourt toute la surface terrestre, semblait tout à fait apte à manifester l'intérêt que porte Dieu pour tous les hommes. Aussi Clément d'Alexandrie pouvait écrire : «le "soleil de justice" [Malachie, 4, 2] qui passe partout dans sa chevauchée, visite également toute l'humanité, imitant son père, qui "fait lever sur tous les hommes son soleil" [Matthieu, 5, 45]» ⁽⁹³⁾. Mais il n'en restait pas moins que si le Soleil est le tabernacle de Dieu, Dieu, lui, comme Aristote l'affirmait déjà ⁽⁹⁴⁾ et comme Marsile Ficin le fera remarquer ⁽⁹⁵⁾, ne saurait être en mouvement.

Enfin, notons la faiblesse de l'analogie entre le cœur humain et le Soleil, car s'il est vrai que le cœur connaît une sorte de mouvement, le mouvement systolique, il n'en est pas moins vrai que celui-ci n'est pas un déplacement comme dans le cas du Soleil.

(92) PLOTIN, *Ennéades I*. Texte établi et traduit par Émile BRÉHIER, 3^e édition, Paris, Société d'édition «Les Belles Lettres», 1960, XLV, 132 p. (Collection des universités de France). Citation : p. 108-109 [1^{re} Ennéade, chap. VII, 1].

(93) CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Le Protreptique*. éd. Cl. MONDÉSERT, p. 175-176 [chap. XI, 114].

(94) Tout lecteur de la *Métaphysique* sait bien sûr que le Premier Moteur ne peut lui-même être mu. À cet argument logique, il semble que le Pseudo-Aristote du *De Mundo* rajoute, confusément il est vrai, un argument de préséance qui, lui, sera repris (ou retrouvé?) par la suite, à savoir qu'il ne convient pas que ce soit à la Divinité qu'il revienne de se mouvoir «ça et là en des endroits qui ne sont ni beaux ni respectables» : «Il est, par suite, préférable de penser (ce qui est convenable au surplus et qui s'harmonise au plus haut degré avec la nature de Dieu) et de soutenir que la puissance qui est établie dans le Ciel est la cause de la permanence des choses, même pour celles qui en sont le plus éloignées [...], plutôt que de penser que, pénétrant [sic] et errant ça et là en des endroits qui ne sont ni beaux ni respectables, elle administre elle-même les affaires de cette terre. En effet, même chez les hommes, ce n'est pas le rôle des gouvernants de présider à toute action quelle qu'elle soit, comme par exemple, pour le chef d'une armée, d'une cité ou d'une famille, de lier, en cas de nécessité, un sac de couchage, ou d'accomplir quelque autre travail plus vil que serait apte à exécuter le premier esclave venu. [...] Il est plus glorieux et plus digne de lui de siéger dans la région la plus élevée, tandis que sa puissance répandue dans tout l'Univers met en mouvement le Soleil et la Lune, imprime au Ciel tout entier le mouvement circulaire, et devient une cause de conservation pour les êtres qui sont sur la Terre » (PSEUDO-ARISTOTE, *Traité du monde*, éd. J. TRICOT, p. 195-196 et p. 197).

Une centralité purement numérique. — Si le Soleil se trouve au milieu des planètes, comme le cœur au milieu du corps, le roi au milieu de son peuple, et Dieu au milieu des êtres, ce milieu ne vaut cependant que pour l'ordre de succession des corps planétaires et nullement quant à leurs positions respectives au sein du monde céleste. Comme Macrobe l'a parfaitement souligné dans son commentaire de Cicéron, cette centralité n'est en effet que numérique et nullement spatiale :

«Cicéron veut que le soleil soit le quatrième de sept corps ; or, dans une série de sept, le quatrième se trouve et passe pour se trouver au milieu non pas “à peu près”, mais de façon absolue ; Cicéron pourtant n'a pas dit carrément que le soleil était au milieu, mais qu'il était “à peu près” au milieu, en ces termes : “puis la région qui est à peu près au milieu des sept est occupée par le soleil” ⁽⁹⁶⁾.

Mais ce n'est pas pour rien que cet élément complémentaire nuance cette affirmation. En effet le soleil, qui se trouve en quatrième position, occupera la zone médiane numériquement, mais non spatialement. S'il est situé entre les trois d'en haut et les trois d'en bas, il est, certes, au milieu numériquement ; mais à considérer la mesure de tout l'espace qu'occupent les sept sphères, la zone du soleil ne se trouve pas située au milieu de cet espace, parce qu'il est plus éloigné du haut que ne l'est, de lui, la limite inférieure ; sans discussion compliquée, une brève démonstration le prouvera.

L'étoile de Saturne, qui est la plus haute, parcourt le zodiaque en trente ans ; le soleil, qui est au milieu, en un an ; la lune, qui est tout en bas, en un peu moins d'un mois. Il y a donc autant de distance entre le soleil et Saturne qu'entre un et trente ; autant entre la lune et le soleil qu'entre douze et un. Cela montre que l'espace pris dans sa totalité, du haut jusqu'en bas, n'est pas divisé exactement au milieu par la zone du soleil. Mais comme ici Cicéron parlait du nombre, et qu'en termes de nombre, c'est vrai, la quatrième sphère est au milieu, il a bien utilisé le terme “au milieu”, mais, vu l'étendue implicite des intervalles, il a ajouté un mot pour nuancer cette précision.» ⁽⁹⁷⁾.

(95) Comme le soulignait Marsile Ficin, entre Dieu et le Soleil l'analogie est donc incomplète : «Puisque le repos, en tant que principe, maître et aboutissement du mouvement, est plus parfait que tout mouvement, assurément Dieu lui-même, principe et maître de toutes choses, ne peut être mobile. Le Soleil au contraire est sans cesse en mouvement» (M. FICIN, *De sole*, dans *Opera*, t. I, p. 999. Cité d'après Fernand HALLYN, *La structure poétique du monde : Copernic, Kepler*, Paris, Éditions du Seuil, 1987, 311 p. (Des travaux). Cf. p. 159 note 25).

(96) Cf. CICÉRON, *La République*, éd. E. BRÉGUET, p. 109-110 [livre VI, 17 c.-à-d. *Le songe de Scipion*].

(97) MACROBE, *Commentaire au Songe de Scipion, livre I*. Texte établi, traduit et commenté par Mireille ARMISEN-MARCHETTI, Paris, Les Belles Lettres, 2001, CV - 200 p. (Collection des universités de France). Citation : p. 106-107 [livre I, chap. XIX, 14-16].

Une centralité uniquement représentative. — Enfin, quand bien même le Soleil se serait trouvé, spatialement et pas seulement numériquement, au milieu des planètes, il n'en reste pas moins que cette centralité ne s'obtient que pour autant que soit conservée une vision «coupée» de l'ordre cosmique qui ne correspond aucunement à la réalité. En effet, pour l'obtenir, il faut encore, reprenant les schémas géocentriques usuels, ne considérer que l'axe vertical reliant Saturne à la Terre et placer, sur cet axe, toutes les planètes au sein d'un alignement parfait, en ignorant ainsi que les planètes se déplacent avec leurs orbes à des vitesses variables. Cette centralité n'est donc réalisée que dans les schémas présentant le système du monde, mais pas dans le monde lui-même !

Examinons maintenant ce que deviendront ces analogies lorsque le Soleil, avec la révolution copernicienne, sera enfin véritablement placé au centre du monde. Mais, auparavant, rappelons très brièvement la nouvelle topographie qui accompagne ce changement de position et examinons l'importance reconnue à l'astre du jour dans ce nouveau système.

Le Soleil dans l'héliocentrisme

1. Sa position

Avec Copernic, une nouvelle structure géométrico-hiérarchique du cosmos s'instaure en astronomie : le centre de l'univers, occupé désormais par le Soleil, change tout à fait de signe, puisque, comme dans le système pythagoricien, il redevient le point le plus digne du monde. Il s'établit ainsi une nouvelle relation entre le centre et la périphérie : au lieu d'être pensé à partir de la voûte céleste dont il ne constitue que l'éloignement maximum, le centre est posé pour lui-même et en lui-même, tandis que la sphère des fixes paraît bien vite secondaire, jusqu'à se dissoudre progressivement, mais complètement. Ce changement induit également une nouvelle représentation mentale du cosmos : au lieu de descendre le long d'un axe vertical partant du «haut» vers le «bas», le regard se déploie en cercles concentriques à partir du centre du monde.

2. Son statut

Un renforcement de son importance. — L'héliolâtrie de la Renaissance est bien connue ⁽⁹⁸⁾, comme l'est la participation de Copernic à ce mouve-

(98) Loin de se cantonner dans l'astronomie, elle touche aussi des domaines bien différents. Il reste, par exemple, à étudier la symbolique solaire telle qu'elle se manifeste dans les utopies et dans la pensée politique. Comment ne pas songer, sur ce point, à Campanella et au «Roi Soleil» ? Cf. Tommaso CAMPANELLA, *La cité du Soleil*. Texte latin de l'édition de Paris, 1637, établi, traduit et commenté par Roland CRAHAY et publié sous la responsabilité de Pierre JODOGNE, Bruxelles, Classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, 1993, 283 p. (Mémoire de la Classe des lettres : collection in-8°, 3^e série, tome 6).

ment de célébration du Soleil comme gouverneur des planètes et représentant visible de la divinité. Comme chacun sait, c'est d'ailleurs en fonction de cette thématique qu'il justifie sa centralité cosmique ⁽⁹⁹⁾ :

«Et au milieu de tous repose le Soleil. En effet, dans ce temple splendide qui donc poserait ce luminaire en un lieu autre, ou meilleur, que celui d'où il peut éclairer tout à la fois ? Or, en vérité, ce n'est pas improprement que certains l'ont appelé la prunelle du monde, d'autres Esprit [du monde], d'autres enfin son Recteur. Trismegiste l'appelle Dieu visible. L'Electra de Sophocle l'omnivoyant. C'est ainsi, en effet, que le Soleil, comme reposant sur le trône royal, gouverne la famille des astres qui l'entoure» ⁽¹⁰⁰⁾.

En plaçant *symboliquement* le Soleil au centre du monde (si pas au centre de sa mécanique céleste), Copernic actualise donc une première fois l'héliolâtrie de la Renaissance en amplifiant son culte solaire. Aussi Rheticus, son disciple (qui était enclin à donner encore davantage d'importance à l'astre du jour ⁽¹⁰¹⁾), pourra-t-il faire remarquer qu'on ne peut plus considérer comme simple poésie les louanges adressées par les Anciens au Soleil dès lors que la science a maintenant établi qu'il fonctionne effectivement, au centre de l'Univers, comme le «gouverneur» des planètes :

«Quand nous ne pouvions pas même soupçonner à partir de nos théories communément admises que le soleil gouverne ainsi la nature des choses, nous négligions la plupart des "louanges" du soleil par les Anciens, comme si elles n'étaient que poésie» ⁽¹⁰²⁾.

Dans un second temps, Kepler viendra encore accroître l'importance du Soleil, d'une part en parachevant la centration copernicienne (qui était purement symbolique) par son positionnement physique à l'un des foyers des ellipses planétaires et, d'autre part, en faisant de lui la cause motrice du mou-

(99) La question reste néanmoins disputée. Aussi nous tâcherons de traiter plus spécifiquement de la situation du Soleil chez Copernic et chez ses proches dans une étude ultérieure.

(100) Nicolas COPERNIC, *Des révolutions des orbes célestes*. Traduction, avec introduction et notes par Alexandre KOYRÉ, nouveau tirage, Paris, Librairie scientifique et technique Albert Blanchard, 1970, VIII, 161 p. (Textes et traductions pour servir à l'histoire de la pensée moderne). Citation : p. 115-116 [livre I, chap. X].

(101) Dans le texte suivant (auquel d'ailleurs Kepler se référera), Rheticus dépasse son maître, puisqu'il en vient à considérer le Soleil comme la *source* du mouvement des planètes, alors que chez Copernic le centre des mouvements planétaires est seulement près du Soleil : «Ajoute que les orbes de plus grande dimension accomplissent leurs révolutions plus lentement, comme il convient, tandis que les accomplissent plus rapidement les orbes les plus proches du soleil, dont on pourrait dire qu'il est au principe du mouvement et de la lumière. » (Georgii Joachimi RHETICI, *Narratio prima*. Édition critique, traduction française et commentaire par Henri HUGONNARD-ROCHE et Jean-Pierre VERDET avec la collaboration de Michel-Pierre LERNER et Alain SEGONDS, Wrocław - Warszawa - Kraków, Ossolineum, 1982, 294 p. (Studia copernicana, 20). Citation : p. 113 [chap. X]).

(102) G. J. RHETICI, *Narratio prima*, éd. H. HUGONNARD-ROCHE et J.-P. VERDET, p. 109 [chap. VIII].

vement des planètes. Chez Kepler, le Soleil devient donc tout à la fois le centre architectonique et dynamique du monde. Aussi, à l'instar de Copernic, l'astronome allemand pourra-t-il à son tour se présenter comme ayant rendu pleinement raison des épithètes traditionnellement octroyées au Soleil, épithètes qui, maintenant, peuvent être entendues au sens propre et non plus comme de simples métaphores :

«De même donc que la source de la lumière est dans le Soleil, et le principe du cercle dans le lieu du Soleil, c'est-à-dire dans le centre, de même voici que la vie, le mouvement et l'âme du monde reviennent à ce même Soleil, de sorte qu'aux fixes appartient le repos, aux planètes l'acte second qu'est le mouvement, au Soleil l'acte premier lui-même, qui est incomparablement plus digne que les actes seconds en toutes choses, tout comme le Soleil lui-même l'emporte de très loin sur tous les autres [astres] par la beauté de son apparence, par l'efficacité de sa vertu et par la splendeur de sa lumière. *C'est maintenant que ces attributs louangeurs reviennent à bien plus juste titre au Soleil : Cœur du Monde, Roi et Empereur des étoiles, Dieu visible etc.*» ⁽¹⁰³⁾.

3. Une plus grande adéquation

Il reste cependant à se demander pourquoi l'héliocentrisme pourrait, mieux que le géocentrisme, servir le culte du Soleil, puisque, les textes en témoignent, les mêmes épithètes et les mêmes justificatifs peuvent être utilisés dans les deux situations. En effet, le rôle de lanterne attribué au Soleil ne suffit pas à faire la différence : dans le géocentrisme déjà, l'astre du jour était bien placé pour tout éclairer et tout aussi équitablement sans doute qu'en étant «vraiment» au centre du monde ⁽¹⁰⁴⁾. Dans ce nouveau contexte, la situation symbolique du Soleil se trouve pourtant renforcée, car non seulement les anciennes analogies subsistent, mais en plus elles voient même leur validité augmenter.

Un roi, un cœur et un «dieu» désormais immobiles. — Souvenons-nous tout d'abord de la différence entre le mouvement de battement du cœur et le mouvement de déplacement du Soleil. La nouvelle position de l'astre du jour est de ce point de vue plus appropriée. N'obligeant plus ce dernier à parcou-

(103) Johannes KEPLER, *Le secret du monde*. Introduction, traduction et notes de Alain SEGONDS, à partir d'un essai initial de Louis-Paul COUSIN, Paris, Les Belles Lettres, 1984, LVIII, 390 p. (Science et humanisme). Citation : p. 138 [chap. XX, 112 c]. Nous soulignons.

(104) Cette égalité ne s'obtient cependant que si l'on juge les différents systèmes selon leur propre point de vue. Ainsi, dans le géocentrisme, la centralité planétaire du Soleil lui permet effectivement de tout éclairer équitablement si on considère le cosmos selon l'axe vertical haut-bas, c'est-à-dire comme un demi cercle ; si en revanche on adopte le point de vue global (le cercle complet), plus caractéristique de la mentalité copernicienne, on s'aperçoit qu'il faut effectivement adopter la centralité cosmique pour obtenir un tel rayonnement équitable.

rir continuellement tout l'Univers, il est possible de pousser plus avant la comparaison avec le roi, le cœur et Dieu ⁽¹⁰⁵⁾ : aucun de ceux-ci ne doit en effet se déplacer pour remplir leur tâche, dorénavant le Soleil se trouve également dispensé de telles randonnées. Dans la *Narratio prima* (1540), Rheticus utilise cet argument :

«Mais comment [le Soleil] accomplit-il cette tâche [de roi et de gouverneur de la nature] ? Est-ce de la même façon que Dieu gouverne tout cet univers (comme Aristote l'a magnifiquement dépeint dans le *Traité du monde*) ? Ou plutôt le soleil en parcourant aussi souvent tout le ciel, sans être en repos nulle part, joue-t-il le rôle d'administrateur de Dieu dans la nature ? [...] Le premier mode de gouvernement a été rejeté, le second mode accepté. Pourtant mon savant maître a établi que la manière dont le soleil gouverne la nature des choses, manière qui avait été condamnée, devait être réhabilitée de telle sorte pourtant que soit laissée également sa place au mode reçu et approuvé. Car il voit que, dans les affaires humaines, il n'est pas nécessaire que l'empereur parcoure lui-même toutes les villes pour s'acquitter, à la fin, de la tâche que Dieu lui a assignée ; le cœur non plus ne passe pas dans la tête ou les pieds ou d'autres parties du corps pour maintenir en vie un être animé, mais il remplit sa fonction par l'intermédiaire d'autres organes destinés par Dieu à cette fin» ⁽¹⁰⁶⁾.

Souvenons-nous également que, l'état de repos étant jugé préférable à l'état de mouvement, Marsile Ficin avait remarqué une opposition entre la mobilité du Soleil et la nécessaire immobilité de la divinité. Dorénavant, cette opposition s'estompe : non seulement comme le cœur et comme le roi, mais encore comme Dieu, le Soleil est désormais au repos.

Une adéquation entre mouvement et besoin. — Si dorénavant l'immobilité du Soleil permet donc de poursuivre plus avant l'analogie avec le roi, le cœur et Dieu, elle résout également une délicate question de protocole : qui

(105) Qu'il ne soit pas digne de Dieu de se déplacer et d'administrer lui-même son empire se trouve déjà exprimé, quoique confusément, dans le *De mundo* du pseudo-Aristote : «[...] les êtres qui sont au-dessus de nous, suivant qu'ils sont plus rapprochés ou plus éloignés de Dieu, participent dans une mesure plus ou moins large au secours divin. Il est, par suite, préférable de penser (ce qui est convenable au surplus et qui s'harmonise au plus haut degré avec la nature de Dieu) et de soutenir que la puissance qui est établie dans le Ciel est la cause de la permanence des choses, même pour celles qui en sont le plus éloignées (disons-le en un mot : pour toutes choses sans exception), plutôt que de penser que, pénétrant [sic] et errant çà et là en des endroits qui ne sont ni beaux ni respectables, elle administre elle-même les affaires de cette terre. En effet, même chez les hommes, ce n'est pas le rôle des gouvernants de présider à toute action quelle qu'elle soit, comme par exemple, pour le chef d'une armée, d'une cité ou d'une famille, de lier, en cas de nécessité, un sac de couchage, ou d'accomplir quelque autre travail plus vil que serait apte à exécuter le premier esclave venu» (PSEUDO-ARISTOTE, *Traité du monde*, éd. J. TRICOT, p. 196 [398 a]. Nous soulignons).

(106) G. J. RHETICI, *Narratio prima*, éd. H. HUGONNARD-ROCHE et J.-P. VERDET, p. 108-109 [chap. VIII].

doit se mouvoir, celui qui désire bénéficier des bienfaits d'un autre ou celui qui dispense lesdits bienfaits ? Buridan, envisageant l'hypothèse du mouvement diurne de la Terre, avait déjà examiné cet argument :

«Le ciel n'a pas besoin de la terre ni des choses d'en-bas pour acquérir quelque chose ; c'est plutôt la terre, au contraire, qui a besoin d'acquérir à son profit les influences du ciel. Il est dès lors plus rationnel que ce qui a besoin de quelque chose se meuve pour l'acquérir que ce qui n'en a pas besoin» ⁽¹⁰⁷⁾.

Mais à ce raisonnement en faveur dudit mouvement, il ne pouvait que répondre :

«Au premier argument, il faut concéder que la terre a besoin de l'influence céleste ; mais il suffit qu'elle s'y prête passivement, et il ne faut pas qu'à cette fin, elle soit en mouvement local ; bien plus, le ciel est en mouvement de façon à exercer une influence sur la terre, parce qu'il appartient à ce qui est parfait de donner à d'autres corps de sa perfection sans rien devoir en recevoir» ⁽¹⁰⁸⁾.

Dans le même contexte, Nicole Oresme développera l'argument, en introduisant notamment une analogie qui fera fortune : la viande rôtie au feu est cuite en tous points parce qu'on la fait tourner autour du feu et non pas parce que le feu serait tourné autour d'elle.

Premierement, car toute chose qui a mestier d'une autre chose doit estre appliquee a recevoir le bien que elle a de l'autre par le mouvement de elle qui reçoit ; et pour ce, voions nous que chascun element est meu au lieu naturel ou il est conservé ; et va a son lieu, mes son lieu ne vient pas a lui. Et donques la terre et les elemens de cibas qui ont mestier de la chaleur et de l'influence du ciel tout environ doivent estre disposés par leur mouvement a recevoir ce profit deuement, aussi, a parler familièrement, comme la chose qui est rostie ou feu reçoit environ elle la chaleur du feu parce que elle est tournée et non pas parce que le feu soit tourné environ elle ⁽¹⁰⁹⁾.

Retrouvant ce principe selon lequel doit se mouvoir celui qui est en état de manque et non pas celui qui est comblé, les héliocentristes argumenteront

(107) BURIDAN, *Du ciel et du monde (extraits du Livre II, problème 22)*. Traduit de l'ancien français par R. LASSALLE et P. SOUFFRIN, dans *Terres médiévales*, sous la direction de Bernard RIBÉMONT, [s. l.], Éditions Klincksieck, 1993 (Sapience), p. 305-314. Citation : p. 307 [livre II, questio 22]. Pour le texte latin originel : Jean BURIDAN, *Ioannis Buridani expositio et quæstiones in Aristotelis De cælo*. Édition, étude critique et doctrinale [par] Benoît PATAR, Louvain-la-Neuve et Éditions de l'Institut supérieur de philosophie, Louvain-Paris, Éditions Peeters, 1996, 196 p. + 602 p. (Philosophes médiévaux, 33).

(108) BURIDAN, *Du ciel et du monde*, éd. R. LASSALLE et P. SOUFFRIN, p. 312 [livre II, questio 22].

(109) Nicolas ORESME, *Le Livre du ciel et du monde*, edited by Albert D. MENUT and Alexander J. DENOMY ; translated with an introduction by Albert D. MENUT, Madison - Milwaukee - London, The University of Wisconsin Press, 1968, XIII, 778 p. (Publications in medieval science). Citation : p. 531-532 [livre II, chap. 25, v. 244-253].

qu'effectivement ce n'est pas au Soleil qu'il revient de se déplacer, mais à ceux qui ont besoin de ses bienfaits. Ainsi Giordano Bruno argumentera que si on peut comprendre que la Terre tourne autour du Soleil comme autour de «l'élément vivant du feu», on ne perçoit pas en revanche au nom de quelle relation privilégiée tous les astres tourneraient autour de notre Terre :

«Mais nous voyons, alors, beaucoup moins de raisons de concevoir le mouvement du soleil et de l'ensemble des étoiles autour de notre globe que de concevoir le contraire : à savoir, que notre globe tourne au regard de l'univers, effectue sa révolution d'une année autour du soleil, se tourne et se penche de diverses manières vers lui de tous côtés, comme vers l'élément vivant du feu, en suivant une succession réglée de phases. Il n'y a aucune raison de supposer que les astres innombrables, qui sont autant de mondes parfois plus grands que le nôtre, aient avec la terre et elle seule une si forte relation, sans qu'il y ait à cela une fin précise et quelque urgente nécessité» ⁽¹¹⁰⁾.

La même idée se trouve, avec plus de force, exprimée, vers 1650, dans *L'autre monde* de Cyrano de Bergerac :

«il est du sens commun de croire que le soleil a pris place au centre de l'univers, puisque tous les corps qui sont dans la nature ont besoin de ce feu radical, qui habite au c[oe]ur du royaume pour estre en estat de satisfaire promptement à leurs necessitez et que la cause des generations soit placée esgallement entre les corps où elle agit [...]. Cela donc supposé, je dis que la terre ayant besoin de la lumiere, de la chaleur et de l'influence de ce grand feu, elle se tourne autour de luy pour recevoir esgallement en toutes ses parties cette vertu qui la conserve. Car il seroit aussy ridicule de croire que ce grand corps lumineux tournast au tour d'un point dont il n'a que faire, que de s'ymaginer, quand nous voyons une allouette rostie, qu'on a, pour la cuire, tourné la cheminée à l'entour. Autrement si c'estoit au soleil à faire cette corvée, il sembleroit que la medecine eust besoin du malade ; que le fort deut plier soubz le foible, le grand servir au petit ; et qu'au lieu qu'un vaisseau cingle le long des costes d'une province, on deut faire promener la province au tour du vaisseau» ⁽¹¹¹⁾.

À la même époque, Claude de Chaulnes soulignait lui aussi que c'était à la Terre qu'il revenait de se mouvoir :

«D'ailleurs nous suivons ric à ric
L'opinion de Copernic...

(110) Giordano BRUNO, *Le souper des cendres*. Texte établi par Giovanni AQUILECCHIA ; notes de Giovanni AQUILECCHIA ; préface de Adi OPHIR ; traduction de Yves HERSANT, Paris, Les Belles Lettres, 1994, LXXXVIII - 394 p. (Œuvres complètes de Giordano Bruno ; 2). Citation : p. 268 [V^e dialogue].

(111) Savinien de CYRANO DE BERGERAC, *L'autre monde ou les estats et empires de la Lune*. Édition critique par Madeleine ALCOVER, Paris, Librairie Honoré Champion, 1977, LXVII, 255 p. (Société des textes français modernes). Citation : p. 15-17 [vers 183-213].

Trouveriez-vous mieux que le feu
Roulast à l'entour de la broche...» ⁽¹¹²⁾.

Enfin Eusèbe Renaudot renchérissait : «L'opinion de Copernicus estoit plus vraysemblable», argumentait-il, car il «est plus raisonnable que la terre qui a affaire de lumière, de chaleur, et d'influence les aille chercher, que si le soleil allait chercher ce dont il n'a que faire : comme le feu ne tourne pas devant le rosty, mais le rosty devant le feu» ⁽¹¹³⁾.

Une véritable centralité géométrique. — Rappelons-nous ensuite les limites de cette notion de «centralité» accordée à notre grand luminaire. Pour pouvoir atteindre ce résultat, nous avons dû, d'un point de vue symbolique, distinguer le centre du volume (la Terre) du centre ontologique (le Soleil) et laisser de côté la périphérie qui, demeure de Dieu, est à tous égards l'endroit le plus prestigieux du cosmos. Avec la nouvelle topographie instaurée par la révolution copernicienne, tout se simplifie : le Soleil étant à la fois le centre géométrique et ontologique du cosmos, on peut abandonner l'ancienne distinction aristotélicienne, puisque, dorénavant, les deux centres coïncident ⁽¹¹⁴⁾. Ce n'est donc pas seulement au niveau astronomique que la révolution copernicienne instaure une plus grande harmonie et symétrie dans l'univers, mais même, pourrions-nous dire, au niveau symbolique.

Pour accorder cette notion de centralité au Soleil, il nous a aussi fallu, d'un point de vue géométrique cette fois, considérer comme centre un point qui ne peut être considéré comme tel que moyennant une vision bien particulière du cosmos, vision qui délaissait d'ailleurs toute notion de distance et qui, ignorant le mouvement réel des planètes, ne correspondait nullement à la réalité astronomique. Aujourd'hui, ces restrictions n'ont plus lieu d'être, car le Soleil est «vraiment» au centre du monde.

Une image de la divinité plus riche de sens. — Dans le cadre de l'héliocentrisme, les anciennes analogies se trouvent donc renforcées, mais l'avantage principal du système héliocentrique est d'accroître encore la signification symbolique du Soleil en l'intégrant, du fait de sa centralité cosmique, dans la thématique centre-cercle considérée cette fois d'un point de vue théologique. En effet, le texte de Marsile Ficin, précédemment cité, établissant le tabernacle de Dieu dans le Soleil, était précédé des réflexions suivantes qui évoquaient déjà cette thématique :

(112) Cité d'après S. CYRANO DE BERGERAC, *Œuvres libertines*, éd. Fr. LACHÈVRE, Paris, Champion, 1921, vol. I, p. 12, n°2.

(113) E. RENAUDOT, *Recueil général des questions traitées dans les Conférences du Bureau d'adresses, sur toutes sortes de matieres, par les plus grands esprits de ce temps*, t. I, X, p. 94-95.

(114) Si le centre géométrique du monde coïncide donc dorénavant avec le centre ontologique, il n'en reste pas moins, chez Kepler par exemple, que la centralité planétaire, moyennant quelques modifications, continue à exister en s'identifiant maintenant avec la Terre.

«Dieu est donc le centre de tout, parce qu'il est en tout de telle manière qu'il est plus intime à chaque être que chaque être ne l'est à lui-même. Il est aussi la circonférence de l'univers, parce qu'existant en dehors de tout, il est si supérieur à tout qu'il dépasse par sa dignité infinie le plus haut degré de tout être. D'autre part, plus il est, si l'on peut dire, inférieur à tous en quantité, plus il est supérieur à tous en puissance. Centre, il est en toute chose ; circonférence, il est hors de toutes. En toute, dis-je, non pas inclus, parce qu'il est aussi leur circonférence ; en dehors aussi, non pas exclu, parce qu'il est aussi le centre. Qu'est-ce donc que Dieu ? C'est, pour ainsi dire, un cercle spirituel dont le centre est partout, la circonférence nulle part» ⁽¹¹⁵⁾.

Mais, dans le géocentrisme, la traduction cosmologique de cette définition théologique établissant Dieu comme une sphère dont le centre est partout et la circonférence nulle part restait incomplète, puisque le centre considéré (la position *numérique* du Soleil au milieu du monde céleste) était sans relation géométrique avec la circonférence invoquée (la sphère ultime du monde). Positionné dorénavant au véritable centre *géométrique* du système solaire, au centre donc de la circonférence du monde, n'est-il pas évident que l'astre solaire peut maintenant encore mieux représenter la divinité, conformément à la célèbre définition rappelée par Marsile Ficin, puisque centre et circonférence peuvent maintenant se renvoyer l'un à l'autre ? Plus encore que le géocentrisme, l'héliocentrisme copernicien constitue donc la traduction cosmologique la plus adéquate des propos théologiques de Marsile Ficin.

Cette nouvelle position de l'astre du jour paraît même d'autant plus appropriée qu'à cette époque, la réalité divine n'est généralement plus perçue comme se situant statiquement aux deux extrêmes (centre et circonférence), mais comme se trouvant résolument dans une position centrale à partir de laquelle, activement, elle diffuse ses bienfaits, comme le Soleil le fait par ses rayons. Songeons ici à cette définition de Marin Mersenne :

«Dieu est un centre indivisible dont l'irradiation s'étend sur la périphérie de toutes choses» ⁽¹¹⁶⁾.

C'est en fonction de cette thématique que le cardinal Pierre de Bérulle accueillera avec bienveillance la nouvelle théorie astronomique dans un texte désormais célèbre, mais qui confirme lui-aussi le renforcement des analogies antérieures que permet l'héliocentrisme puisque, désormais, le Soleil est immobile (comme Jésus l'est à la droite de son Père) et que c'est le monde qui est «en mouvement continuels vers Lui» ⁽¹¹⁷⁾ :

(115) M. FICIN, *Théologie platonicienne de l'immortalité des âmes*, éd. R. MARCEL, vol. 3, p. 191 [livre XVIII, chap. 3].

(116) M. MERSENNE, *Quaestiones in genesim*, col. 57. Cité d'après Georges POULET, *Les métamorphoses du cercle*. Préface de Jean STAROBINSKI, Paris, Flammarion, 1979, p. 42.

(117) Pour une remarquable analyse théologique de la métaphore du Soleil dans l'œuvre de Bérulle, cf. Anne FERRARI, *Figures de la contemplation : la «rhétorique divine» de Pierre de Bérulle*, Paris, Les éditions du Cerf, 1997, 421 p.

«Un excellent Esprit de ce siecle a voulu maintenir que le Soleil est au Centre du Monde, et non pas la Terre ; qu'il est immobile, et que la Terre proportionément à sa figure ronde se meut au regard du Soleil : par ceste position contraire satisfaisant à toutes les apparences qui obligent nos sens à croire que le Soleil est en un mouvement continuel à l'entour de la Terre. Ceste opinion nouvelle, peu suivie en la science des Astres, est utile, et doit estre suivie en la science de Salut. Car Iesus est le Soleil immobile en sa grandeur, et mouvant toutes choses. Iesus est semblable à son Pere, et estant assis à sa dextre, il est immobile comme luy, et donne mouvement à tout. Iesus est le vray Centre du Monde, et le Monde doit estre en un mouvement continuel vers luy. Iesus est le Soleil de nos Ames, duquel elles reçoivent toutes les graces, les lumieres, et les influences. Et la Terre de nos Cœurs doit estre en mouvement continuel vers luy, pour recevoir en toutes ses puissances et parties, les aspects favorables et les benignes influences de ce grand Astre. Exerçons doncques les mouvements et affections de nos Ames vers Iesus ; et nous eslevons dans les loüanges de Dieu, sur le sujet de son Fils unique, et du Mystere de son Incarnation par les pensées et les paroles suivantes» ⁽¹¹⁸⁾.

Conclusion

Au final, loin de s'opposer aux antiques analogies solaires, loin d'apparaître en rupture avec l'héliolâtrie de la Renaissance, la révolution copernicienne s'inscrit dans le prolongement des unes et de l'autre : Copernic les actualise en plaçant symboliquement le Soleil au centre du monde et Kepler achève ce processus en le plaçant physiquement à l'un des foyers des ellipses planétaires.

Il faut d'ailleurs reconnaître que cet accord de la révolution copernicienne avec les analogies solaires traditionnelles sera profitable à la nouvelle théorie cosmologique, dans la mesure où sa réception s'en trouvera facilitée : tous verront avec enthousiasme le corps le plus noble et le plus important posséder désormais la place la plus digne.

Au terme de cette étude, nous aurions donc tendance à conclure que la révolution copernicienne (entendue comme le passage du géocentrisme à l'héliocentrisme copernicien), loin d'être la destructrice de toute valeur, de toute symbolique comme on le dit traditionnellement, a plutôt contribué à amplifier la portée des analogies traditionnelles... du moins provisoirement ! Car la révolution cosmologique du XVII^e siècle ne se réduit aucunement à la simple inversion des positions respectives de la Terre et du Soleil : elle opère également un nivellement ontologique entre l'astre du jour, les autres corps célestes et la Terre, tout comme elle nous fait passer du monde clos à l'uni-

(118) Pierre de BÉRULLE, *Discours de l'estat et des grandeurs de Iesus*. Nouvelle édition revue, corrigée et annotée par Olivier PIQUAND, Paris, Siffre Fils et C^{ie}, 1866, LX - 588 p. Citation : p. 26-27.

vers infini. Aussi l'histoire du Soleil au sein de l'héliocentrisme comporte, parallèlement à la progressive amplification de son importance que nous avons aujourd'hui racontée, un mouvement inverse qui conduira à sa banalisation la plus complète. Mais ceci constitue non pas une autre histoire, mais un autre chapitre de la même histoire !